

Un crime inconnu / Ernest Boissières



ERNEST BOISSIÈRES

UN CRIME INCONNU

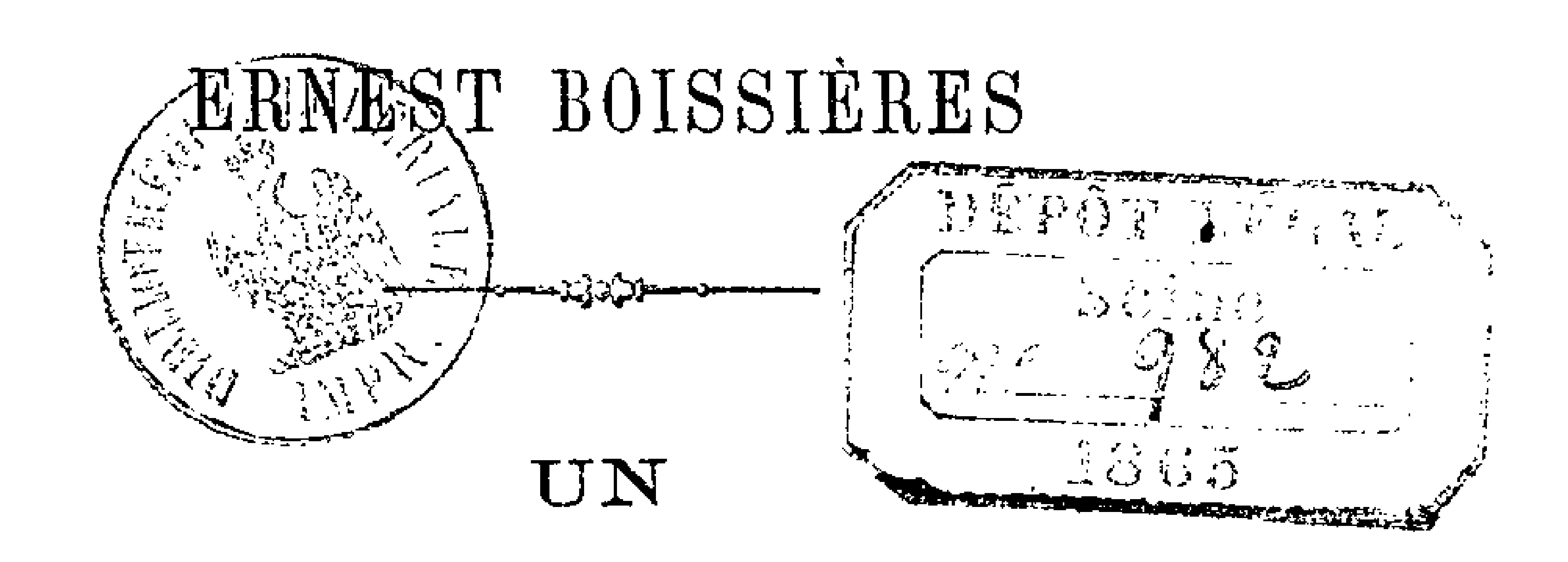
UN

AMOUR EN PROVINCE

PARIS
EDMOND BIENDINÉ ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
7, RUE BONAPARTE, 7

1865

BIBLIOTHÈQUE DE LA PETITE PRESSE



ERNEST BOISSIÈRES

UN CRIME INCONNU



PARIS
AU BUREAU DE LA PETITE PRESSE
RUE VIVIENNE, 12.

1864
1865



UN CRIME INCONNU

Au printemps de 184., après tout un hiver consacré au travail et aux plaisirs, je me sentis pris d'un immense désir de villégiature, et je résolus de me fixer pour quelques mois à la campagne. Je ne pouvais songer à m'éloigner de Paris, où mes travaux et mes relations me rappelaient de temps à autre. Ce fut donc aux environs que je cherchai une retraite. Je me rendis d'abord à Passy. Je m'arrêtai au haut de la grande rue, devant un écriteau qui portait cette inscription : *Maison de campagne à louer*. C'était précisément mon affaire.

Je traversai une vaste cour, entourée de bâtiments peu élevés, dans l'intérieur desquels je pus voir, par les portes ouvertes, des vaches et quelques chevaux. Dans un coin était un tas de fumier, sur lequel picorait une légion de poules. Quelques canards barbotaient dans une flaque d'eau. En me voyant planté au milieu de la cour, un grand gaillard, en bras de chemise et en sabots, sortit

de l'une des étables et vint à moi, me demandant poliment ce que je désirais.

— Je viens, lui dis-je, pour la maison de campagne.

Il me pria de le suivre et me conduisit à un bâtiment, situé dans l'angle droit de la cour et servant d'habitation. J'y trouvai un homme de soixante ans environ, encore très-vert, et dont la figure respirait la plus franche bonhomie. Je pressentis que je m'entendrais facilement avec lui.

Son fils, — je sus par les paroles qu'ils échangèrent que le jeune homme était son fils, — l'ayant informé du but de ma visite, il décrocha un trousseau de clefs pendu au-dessus de la cheminée, et m'offrit de me conduire lui-même à la maison, qui était, — me dit-il, — à un petit quart d'heure du chemin. En sortant, je vis au-dessus de la porte une enseigne que je n'avais pas remarquée tout d'abord. Elle portait : *Bourgeois, nourrisseur.* C'étaient le nom et la profession de mon futur propriétaire.

Chemin faisant, il me glissa quelques mots qu'il crut fort habiles sur l'excellente situation de sa maison, sur la salubrité du pays, sur la beauté des environs. Je le laissai dire. Au bout de dix minutes, nous arrivâmes au but de notre course. Je fis une inspection rapide du bâtiment et du jardin, et, séance tenante, je traitai avec le père Bourgeois.

Le surlendemain, je fis installer un mobi-

lier sommaire dans ma nouvelle demeure, et je m'y confinai, bien décidé à mettre le moins souvent possible les pieds à Paris, et à laisser ignorer à tous mes amis le lieu de ma retraite.

Je ne crois pas inutile de donner au lecteur une description aussi exacte que possible de la maison et du jardin que je venais de louer. Une de mes premières occupations fut d'ailleurs de les parcourir et d'en examiner minitieusement toutes les parties. Je n'y trouvai du reste qu'un bien maigre aliment à offrir à mes goûts d'observateur. La maison était petite, isolée. Elle n'avait pas, —je le supposai du moins, ayant négligé de m'en informer,— été habitée depuis longtemps. Le jardin avait ce caractère de banalité que présentent tous les carrés de terrain, plus ou moins verdoyants, qui accompagnent les villas des environs de Paris.

Voici toutefois les observations qui résultèrent de mon premier examen. La maison et le jardin occupaient un terrain d'une longueur de 200 pas, sur une largeur de 30 environ. Ce terrain formait l'angle de deux voies publiques ; l'une était la rue de la Croix, l'autre le chemin de ronde. C'est ainsi que s'appelle, je crois, la route qui longe à l'intérieur les fortifications de Paris. La maison, dont un des côtés donnait sur la rue de la Croix, où se trouvait la porte d'entrée, occupait la largeur totale du terrain et un

peu moins d'un dixième de sa longueur. Le jardin qui lui faisait face, et formait l'angle des deux voies, était clos de ces deux côtés par une haie d'aubépine qui commençait à fleurir. Un mur le bornait du troisième côté. Au delà de ce mur s'étendaient des terrains vagues, attendant des acquéreurs et des constructions.

Du côté de la rue, la haie était en quelque sorte doublée par un massif, prolongé sur toute la longueur, de lilas assez élevés qui interdisaient aux regards l'accès du jardin. Il n'en était pas de même de la haie qui le séparait du chemin de ronde, et qui, élevée à peine de trois pieds, laissait voir le chemin et le glacis des fortifications. Je dois dire, pour terminer cette description, — trop longue peut-être, mais nécessaire, qu'à l'angle de cette haie et adossée contre le mur, était une cabane en planches, dans laquelle je trouvai des instruments de jardinage.

Je serai plus bref en ce qui concerne la maison. Elle était élevée d'un étage, surmonté d'un grenier. Elle avait trois pièces au rez-de-chaussée, et tout autant au premier étage. Dans l'une de ces dernières, j'avais établi mon cabinet de travail, dans l'autre ma chambre à coucher. Je n'avais pas trouvè l'emploi de la troisième. Je laissai le rez-de-chaussée complètement inhabité.

Mon installation fut promptement terminée, et j'arrangeai méthodiquement ma vie

champêtre, partageant mon temps entre le travail, la lecture et le jardinage. Dans les premiers jours surtout, cette dernière occupation me captivait fort, et j'y consacrais la plus grande partie de mes matinées. Au bout de deux semaines, j'avais presque complétement changé la face de mon jardin. Il était peu d'endroits où je n'eusse porté la bêche. Je m'affublais pour cet exercice d'une blouse grise et d'un vaste chapeau de paille. Une paire de sabots complétait cette toilette, qui eût assurément fait beaucoup rire les brillantes demoiselles que j'avais eu l'honneur de faire danser pendant l'hiver.

J'avais été choqué, dès le principe, de la nudité désagréable du mur blanc qui fermait mon jardin du côté opposé à la rue de la Croix. Je résolus, le printemps n'étant pas encore très-avancé, de semer au pied des graines de plantes grimpantes, qui ne tarderaient pas à le revêtir d'une verte parure. Je commençai par y adapter quelques fragments de treillage que j'avais trouvés dans la cabane, et que je fixai en pratiquant avec ma bêche une légère tranchée dans le sol, au bas du mur. Cette opération me fit faire une découverte à laquelle j'étais bien loin de m'attendre.

En me livrant donc à ce petit travail de terrassement, j'étais arrivé à la partie extrême du mur, à l'endroit où il formait un angle avec la cabane en planches qu'il sup-

portait. Là, ma bêche rencontra un obstacle. J'entamai la terre tout autour de cet obstacle, et au bout de quelques instants, je mis à découvert la partie supérieure d'un squelette humain. Je dis squelette, faute d'un mot pour exprimer cet état intermédiaire entre celui où le corps vint d'être abandonné par la vie, et celui où les os, blancs et secs, sont complétement dépourvus de toute enveloppe musculaire. Dans le cas actuel, ces os avaient encore, à certains endroits, des fragments adhérents de muscles desséchés. La peau du crâne subsistait et les cheveux avaient échappé à la décomposition. J'achevai de déblayer la place, et, appuyé sur ma bêche, je me mis à réfléchir sur cette singulière trouvaille.

Je n'étonnerai personne en disant qu'elle éveilla tout d'abord en moi l'idée d'un crime. Par un crime seulement je pouvais expliquer la présence de ces restes humains, qu'une légère couche de terre recouvrait à peine, dans cet endroit de la commune de Passy qui n'avait jamais servi d'emplacement à un cimetière. D'ailleurs l'inhumation relativement peu éloignée de ce corps était évidemment postérieure à la construction de la maison et à la plantation du jardin, qui avaient tous deux trois ou quatre ans de date.

Je songeai ensuite à aller rendre compte à la justice de ma découverte. Il lui appartenait de rechercher par qui et dans quelles circonstances ce corps avait été enterré dans

mon jardin. J'avais déjà posé ma bêche, et je me disposais à rentrer pour revêtir un costume convenable et aller trouver un magistrat, quand une réflexion m'arrêta en chemin : Pourquoi, — me dis-je, — ne ferais-je pas moi-même, et dès à présent, une enquête préliminaire? Pourquoi ne saisirais-je pas cette occasion unique d'exercer, sur un sujet intéressant, utile, moral même, mes facultés d'observateur et d'analyste? Je résolus donc de ne me présenter devant un magistrat qu'avec un faisceau de preuves, ou tout au moins d'hypothèses sérieuses et de nature à guider la marche de la justice dans l'instruction de cette ténébreuse affaire.

J'achevai, en usant des précautions les plus minutieuses, de débarrasser le squelette de la terre qui le couvrait. Sa petitesse me frappa tout d'abord. Il mesurait en effet seulement quatre pieds dix pouces. Il avait appartenu à une femme ou à un enfant. Je n'eus pas besoin de grandes connaissances anatomiques pour m'arrêter à la première hypothèse. J'ai dit que les cheveux avaient, en partie du moins, échappé à la décomposition. Ces cheveux, dont je recueillis aisément quelques mèches éparses, étaient blonds, très-longs et très-fins. C'étaient des cheveux de femme.

En continuant mon examen et en observant les os de la jambe, je découvris à la hauteur du genou des fragments très-oxydés

de fil de cuivre tourné en hélice, vestige irrécusable des jarretières que portait la victime. Enfin, j'aperçus, autour des vertèbres cervicales, un bout de chaîne oxydée, que j'enlevai, et à l'extrémité duquel était attaché un médaillon en métal, également très-oxydé, mais que je reconnus, en le grattant fortement avec mon couteau, pour de l'or. Ce médaillon avait la grandeur d'une pièce de quarante sous. Je l'ouvris, non sans peine, et j'y trouvai une mèche de cheveux noirs dans un état parfait de conservation. Ce furent là tous les indices que le squelette put me fournir. En vain j'examinai attentivement les doigts, espérant y trouver un anneau. En vain je m'évertuai à découvrir un fragment d'étoffe. Je dus me borner à ce mince butin. Je recouvris le corps d'une couche de terre, et j'emportai à la maison les objets que j'avais recueillis. Je les déposai sur une étagère dans la troisième pièce de mon premier étage. J'installai dans cette même chambre une table, une chaise et un cahier, comptant tenir un journal où je consignerais chaque jour le résultat de mes investigations.

J'avais déjà un certain nombre de faits acquis, ou du moins à peu près indiscutables. Un crime avait été commis; la victime avait été enterrée dans mon jardin. Cette victime était une femme ou une jeune fille : probablement une jeune fille; elle était blonde. D'après mes conjectures, basées sur l'état du corps, l'in-

humation ne devait pas remonter à plus de six ou huit mois. Le médaillon ouvrait en outre un nouveau champ à mes suppositions. Les cheveux noirs qu'il contenait étaient assez forts; c'étaient très-probablement des cheveux d'homme. Il était possible qu'ils appartinssent soit au père, soit au frère, soit au mari de la victime.

Cependant j'inclinai à les considérer comme une de ces reliques amoureuses dont l'échange est si fréquent entre amants. L'absence d'anneau excluait d'ailleurs jusqu'à un certain point l'idée de mariage. Il y avait donc de l'amour dans cette affaire. Je fus insensiblement amené à admettre que le crime avait été commis par l'amant lui-même, un assassin vulgaire n'eût pas dédaigné le modeste bijou qui se trouvait au cou de la jeune fille. Cette hypothèse admise, l'assassin pouvait être un amant outragé, un amant dédaigné, ou simplement un amant jaloux; mais je n'en étais pas encore à rechercher les mobiles de l'acte dont l'existence venait de m'être si inopinément révélée.

Une autre circonstance devait, en attendant, frapper mon esprit. Le crime avait dû être commis dans le voisinage de la place qui avait servi de sépulture à la victime. Un corps, dans les environs de Paris, ne se transporte pas aisément et secrètement à de grandes distances. Le lieu le plus voisin était évidemment la maison. J'y courus et j'en soumis

toutes les parties à un examen rigoureux. Je descendis à la cave. Je montai au grenier; j'ouvris les placards, les armoires, je balayai la poussière qui couvrait le plancher. Aucun indice nouveau ne me fut fourni par cette minutieuse recherche. Ou le crime n'avait pas été commis dans la maison, ou le coupable avait soigneusement fait disparaître toutes les traces de son action. Toutefois cet insuccès ne me découragea pas. Je sortis et je me rendis chez le père Bourgeois, mon propriétaire. Je le trouvai flânant dans sa cour. Comme c'était dimanche, il se laissa volontiers conduire dans un cabaret voisin pour vider une bouteille que je lui offris.

Le père Bourgeois avait, — je l'ai dit, — toute l'apparence d'un parfait honnête homme. En l'observant, pendant que nous choquions nos verres, je pus me convaincre qu'il était incapable, non-seulement d'un crime, mais même d'une mauvaise action.

Après maints propos sur la pluie et le beau temps, il me demanda si j'étais satisfait de ma nouvelle demeure.

— Je l'ai trouvée, lui répondis-je, dans un état de propreté très-douteuse. J'ai vu qu'elle n'avait pas été habitée depuis longtemps.

— C'est vrai, me dit-il, nous ne l'avons pas louée l'année dernière.

Je pris note de cette réponse, qui écartait l'hypothèse de la perpétration du crime par un locataire, et je repris :

— Ma foi, cela ne m'étonne qu'à moitié; la maison est bien isolée, les haies ne sont pas hautes; bref, c'est tout au plus si l'on est en sûreté.

Le bonhomme parut assez touché de cette objection.

— On aurait bientôt fait, continuai-je, d'escalader la haie et d'entrer dans la maison pour voler ou faire un mauvais parti aux habitants. Je sais bien que cela n'est jamais arrivé...

— Oh! pour ça, non!

— Mais enfin...

— J'avais bien pensé, dans le temps, à faire bâtir un mur tout autour du jardin, surtout après une petite remarque...

— Quelle remarque, père Bourgeois?

— Un jour,— c'est à la fin de cet hiver,— j'ai eu besoin d'aller à la maison. En faisant un tour dans le jardin, je m'aperçus que la porte de la cabane, — vous savez, c'est là que sont les outils, — était ouverte. J'étais bien sûr de l'avoir fermée la dernière fois que j'étais venu. Je crus un moment qu'on avait volé les outils, mais tout était en place et rien ne manquait.

— Et comment fermait cette porte?

— Avec un simple loquet. — Depuis j'y ai mis un cadenas.

— Encore un mot. — Il y avait, je crois me rappeler, un écriteau indiquant que la maison était à louer?

— Oui, un grand écriteau.

— Merci, père Bourgeois ; — ainsi vous croyez que je peux être tranquille ?

— Dormez sur vos deux oreilles. Depuis que j'habite la commune, je crois qu'il ne s'est pas volé une pomme.

Je vidai mon verre et je regagnai mon jardin en réfléchissant. Cette conversation ne m'avait pas été inutile. Elle m'amenait à supposer qu'après avoir commis son crime à peu de distance de la maison, le coupable, voyant, d'après l'écriteau, qu'elle était inhabitée, avait résolu d'ensevelir sa victime dans le jardin. Il avait franchi la haie, pris une bêche dans la cabane, et avait creusé le sol dans un angle où, la nuit aidant sans doute, il était caché à tous les yeux. Telles étaient mes conjectures, et j'avais hâte de les corroborer par l'examen des lieux.

Avant de rentrer, toutefois, je fis, à l'intérieur, le tour de mon jardin et j'observai attentivement la haie, surtout du côté du chemin de ronde. Elle partait de la cabane, qui, comme je l'ai dit, était construite en planches. Je remarquai que ces planches étaient disjointes en plusieurs endroits, et que l'on pouvait, du dehors, voir ce qui se trouvait à l'intérieur. Ce détail me fit penser qu'il pouvait y avoir eu préméditation dans l'affaire, et que le meurtrier, averti à la fois et par l'écriteau et par la présence des instruments, avait choisi à l'avance le lieu de la sépulture

de sa victime. La haie, dans sa partie la plus rapprochée de la cabane, fut ensuite l'objet de mes investigations. A vrai dire, je n'en attendais guère un heureux résultat.

La végétation printanière qui couvrait les pieds d'aubépine avait fait probablement disparaître toute trace de passage. Cependant, comme j'écartais les branches, garnies d'épines, j'aperçus, attaché à l'une d'elle, un petit lambeau d'étoffe, ou plutôt une lanière de trois centimètres de longueur environ, sur cinq millimètres de largeur. Je détachai ce lambeau avec soin. C'était un morceau de soie, probablement noire à l'origine, mais à laquelle l'air, le soleil, la pluie, avaient donné une nuance rougeâtre. Je m'imaginai d'abord que ce morceau d'étoffe avait appartenu à la robe de la victime, mais j'inclinai bientôt à croire que c'était un fragment de cette soie mince dont on fait la doublure des vêtements d'homme. Si cette dernière supposition était exacte, il était vraisemblable que le meurtrier appartenait à la classe aisée de la société. Je rentrai et je joignis cette nouvelle pièce de conviction à celles que j'avais déjà recueillies.

C'était là tout ce que mes recherches locales devaient me fournir. J'en avais tiré tous les renseignements qu'elles pouvaient donner, et je me trouvai arrêté net dans mon instruction. Ni le meurtrier ni la victime n'avaient, suivant toute probabilité, habité Pas-

sy, où, dans le cas contraire, l'événement, qui n'était pas très-éloigné, eût laissé quelque trace. La disparition de la jeune fille eût motivé une information, une enquête. Il n'y avait eu rien de tout cela. J'interrogeai de nouveau le père Bourgeois, toujours d'une manière indirecte et sans lui laisser deviner par quel intérêt j'étais guidé. Je pus me convaincre par ses réponses qu'il n'avait jamais été question dans le pays de rien qui eût quelque rapport avec le fait mystérieux qui m'occupait. D'un autre côté, grand amateur de choses judiciaires, lecteur assidu et passionné des débats criminels, et de tout ce qui, de près ou de loin, touchait à cet ordre d'idées, je n'avais gardé souvenir d'aucun détail qui pût avoir la moindre corrélation avec le crime dont j'avais entrepris la difficile instruction.

Je restai pendant quelques jours complétement dérouté, et j'étais même sur le point d'abandonner mon projet, quand j'y fus rattaché par une heureuse inspiration. Je partis immédiatement pour Paris, et je me rendis au bureau du *Journal universel d'annonces*. Il n'est pas probable, me disais-je, que la jeune fille disparue n'ait ni parents, ni amis ; il n'est pas non plus probable que ces personnes n'aient fait aucune démarche pour la retrouver. Un avis a dû être inséré dans les feuilles publiques, ou tout au moins dans le *Journal universel d'annonces*. — C'était cet avis que j'allais chercher.

Je me fis donner la collection très-volumineuse du journal, depuis neuf mois, et je me mis courageusement à la feuilleter. Dans le numéro du 18 octobre 184., je lus les lignes suivantes :

« Mademoiselle Thérèse Boulanger a quitté le domicile de ses parents, le 15 de ce mois, et, depuis, n'a pas reparu. Voici le signalement de cette jeune personne. Elle a dix-huit ans; elle est de petite taille, blonde avec les yeux bleus. Ses traits sont réguliers. Elle était, lors de son départ, coiffée d'un bonnet blanc et d'une robe d'indienne à pois blancs sur un fond bleu clair. Les personnes qui pourraient donner quelques renseignements sur le sort de cette jeune fille, sont priées de s'adresser à son père, M. Boulanger, rue de la Borne, n° 27. »

Je copiai cet avis, qui me parut s'appliquer très-exactement à la jeune fille enterrée dans mon jardin. Mes prévisions sur l'époque du crime s'y trouvaient confirmées. La couleur des cheveux et la hauteur de la taille mentionnées dans le signalement se rapportaient d'une manière précise à mes propres observations. Une seule chose aurait pu me causer quelque incertitude, c'était l'omission dans l'avis du médaillon que Thérèse, — si c'était elle, — portait au cou. Mais, ayant réfléchi que l'existence de ce médaillon pouvait et devait même avoir été ignorée par les rédacteurs de

la note, je ne poussai pas plus loin mes recherches. Je quittai le bureau du journal et je me rendis rue de la Borne, n° 27, chez M. Boulanger.

Je montai au quatrième étage d'une maison de modeste apparence. Sur une des portes du carré, étaient écrits ces mots : *Boulanger, tailleur à façon*. Je frappai ; une femme en deuil vint m'ouvrir. J'entrai dans une pièce qui servait d'atelier. Le père travaillait, accroupi sur une grande table dans l'attitude des gens de son état. Une petite fille de dix ans environ, la sœur de Thérèse, sans doute, aidait sa mère à préparer le repas du soir.

Je n'étais pas sans embarras. Entraîné par mon ardeur de découverte, je n'avais pas assez réfléchi au côté délicat, scabreux même de ma démarche. Pouvais-je en effet annoncer à ces braves gens que j'avais trouvé le cadavre de leur fille? En étais-je assez sûr moi-même? D'ailleurs, ils n'avaient probablement pas perdu l'espérance de la revoir. Fallait-il brusquement la leur enlever? D'un autre côté, je devais me garder de la raviver par mes questions, et de leur préparer pour l'avenir des regrets d'autant plus cuisants. Ce fut seulement quand j'eus pris la chaise que l'on m'avait offerte que cette situation se dessina nettement.

Je gardai le silence pendant quelques secondes. Le père, la mère et la fille me regar-

daient avec inquiétude et étonnement. Je me décidai enfin à parler.

— Je viens, dis-je, vous demander quelques renseignements au sujet d'un avis que vous avez fait insérer dans le *Journal universel d'annonces.*

Ils s'étaient tous les trois rapprochés de moi. La mère, dont l'œil s'était animé, me dit vivement :

— Vous savez où est Thérèse ? — Oh ! dites, monsieur, dites-nous ce qu'elle est devenue. Depuis six mois nous l'attendons. Si elle a commis une faute, elle est toute pardonnée. Qu'elle revienne !

Le père essuyait furtivement une larme. — Je repris :

— Je ne sais rien de votre fille ; c'est par hasard que j'ai lu l'avis dont je parlais. Je ne suis pas un agent de police. Je ne viens pas non plus exploiter votre désir de retrouver votre fille, et vous demander de l'argent. Je veux seulement, si vous y consentez, vous aider à chercher sa trace. Je ne vous promets pas de vous la rendre, mais si un malheur était arrivé...

— Je ne peux même pas pleurer sur sa tombe, interrompit la mère en sanglotant.

L'émotion me gagnait, et je compris qu'il ne fallait pas aller plus loin dans mes insinuations. En quelques mots, j'appris sur Thérèse tout ce qu'en savaient ses pauvres parents. Elle travaillait avec eux et ne sor-

tait que rarement seule. Le dimanche, elle allait souvent passer une partie de la journée chez une vieille tante ; elle était douce, tranquille, aimante, et on la citait dans le quartier comme un modèle.

J'écoutai ce touchant panégyrique sans l'interrompre. Quand la digne femme eut fini, je demandai quelques éclaircissements.

— Où demeurait cette tante chez laquelle votre fille allait le dimanche?

— Dans le faubourg Saint-Honoré. Elle était paralysée et elle est morte depuis trois mois.

— L'avez-vous interrogée? Savez-vous si votre fille allait en effet chez elle le dimanche, si elle y passait toute la journée? Qui allait la chercher le dimanche?

— Dans le commencement nous y allions, mon mari ou moi ; mais, dans les derniers temps, elle était ramenée par une amie de sa tante qui demeurait dans la maison.

Je conçus des doutes sur l'existence de cette amie. Mme Boulanger ne l'avait jamais vue et ne savait pas même son nom. Cette femme reconduisait Thérèse jusqu'à la porte et ne voulait jamais monter. J'appris aussi que cette tante, sœur de M. Boulanger, était brouillée avec celui-ci et avec sa femme. Elle n'avait d'affection que pour Thérèse, à qui elle avait promis de laisser sa petite fortune.

Le décès de cette tante, qui s'appelait Mme Bertaud, me privait d'un précieux élément

d'information. Je notai toutefois son nom et son adresse. Revenant à la charge, je rappelai à Mme Boulanger, avec tous les ménagements possibles, qu'elle m'avait laissé entendre que Thérèse avait pu commettre une faute, et je lui demandai si elle avait quelques motifs particuliers de penser ainsi.

Elle me répondit qu'elle n'avait jamais eu aucune raison de soupçonner que la conduite de sa fille ne fût pas régulière; que, cependant, depuis sa disparition, et en faisant des recherches dans une armoire, elle avait trouvé, derrière un amas de linge, une petite boîte contenant une paire de boucle d'oreille en or, d'une valeur relativement élevée. Elle ignorait complétement que sa fille possédât ce bijou et ne pouvait s'expliquer comment il se trouvait parmi ses effets. Jamais Thérèse n'avait eu à sa disposition une somme assez grande pour en faire l'acquisition. Il n'était pas probable qu'elle l'eût reçu de sa tante, dont la générosité n'était pas la qualité dominante. Et, dans ce dernier cas, elle n'aurait eu aucune raison pour le cacher. C'était évidemment un cadeau, mais de qui venait-il?

Je demandai à voir les boucles d'oreilles. Mme Boulanger me les apporta. Comme je m'y attendais, l'adresse du bijoutier se trouvait dans l'intérieur de la boîte. Mme Boulanger, dont j'avais apparemment gagné la confiance, consentit aisément à me laisser

emporter la boîte et les bijoux. Je me disposais à me retirer, quand l'idée me vint de demander à la pauvre mère si elle n'avait pas un portrait de sa fille. Elle me conduisit alors dans la chambre à coucher et me montra une toile qui n'avait assurément aucun mérite artistique, mais qui, peinte avec une certaine naïveté, pouvait être ressemblante. J'eus beaucoup de peine à obtenir qu'on me laissât emporter ce portrait. J'y parvins cependant, en assurant qu'il pouvait m'être d'un grand secours pour retrouver la trace de Thérèse. Je me retirai donc avec ce double butin. Comme il était tard, je retournai à Passy. Je suspendis le portrait au mur de ma chambre d'instruction et je consignai sur mon journal le résultat de mes recherches.

Ce résultat avait quelque valeur et m'avait remis plus que jamais en humeur de poursuivre mon œuvre. Le lendemain, je me rendis de bonne heure chez le bijoutier qui avait vendu les boucles d'oreilles. Il demeurait au Palais-Royal. J'avais apporté avec moi le médaillon trouvé au cou de la victime. Je présentai d'abord la boîte au marchand, qui la reconnut aisément. Il chercha dans ses livres et m'apprit qu'il avait vendu les boucles d'oreilles le 11 septembre de l'année précédente. Je lui demandai s'il n'avait pas vendu, soit le même jour, soit à une autre époque qui ne devait pas être éloignée, un petit médaillon en or. Il constata qu'il avait

en effet vendu le même jour, et probablement à la même personne, un médaillon en or. Les deux articles se trouvaient inscrits sur le livre l'un au-dessous de l'autre, et avaient été payés 97 fr. Le bijoutier reconnut, malgré l'état d'oxydation dans lequel il était, le médaillon que je lui présentai.

Tout cela, à vrai dire, ne m'avançait guère. Ce que je voulais savoir du bijoutier, c'était le nom, le signalement, une particularité de l'acquéreur de ces objets. Sous ce rapport, je ne fus pas très-heureux. Les bijoux ayant été payés comptant, les livres ne portaient point mention de nom, non plus que d'adresse. J'engageai le bijoutier à rassembler ses souvenirs. Il crut pouvoir m'affirmer que c'était un homme qui avait fait ces achats. Sa femme, qui était présente à notre entretien, ajouta que c'était un homme de haute taille, brun, portant des moustaches noires et ayant une apparence militaire. On ne l'avait point revu depuis l'achat des bijoux, et il était probable qu'il n'habitait pas le quartier.

Avec des renseignements aussi vagues, quel espoir pouvais-je conserver de découvrir, dans une ville comme Paris, l'acquéreur de ces bijoux, qu'à tort ou à raison je supposais ne pas devoir être étranger à la mort de Thérèse? Rien ne me disait d'ailleurs qu'il eût continué d'habiter la ville. N'était-il pas probable, au contraire, qu'il s'était empressé de la quitter pour fuir l'atteinte de la justice,

dans le cas où le hasard déjouerait ses combinaisons? J'étais donc parvenu aux dernières limites de mon enquête. Toute ma sagacité ne pouvait me faire faire un pas de plus. Il fallait désormais que je comptasse sur une intervention providentielle.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis ma visite au bijoutier. J'avais repris mon train de vie ordinaire. Plusieurs fois j'avais été sur le point de prévenir la justice de ma découverte et des recherches auxquelles je m'étais livré. Mais j'avais reculé devant ce moyen extrême pour plusieurs raisons. Le rôle que je serais appelé à jouer dans l'instruction qui s'ouvrirait, le dérangement qui en résulterait pour moi, le temps que j'y perdrais, — toutes ces considérations étaient de nature à justifier mon hésitation. En outre, mon amour-propre se révoltait contre cette abdication. Un secret espoir me restait au fond du cœur. Je comptais vaguement sur un événement inattendu, une rencontre fortuite. J'avais vu, dans tant d'affaires criminelles, le hasard avoir une si grande part dans la découverte des coupables, que je ne pouvais encore me décider à avouer ma défaite entière et définitive.

Un matin, vers dix heures, j'entendis, — chose insolite et qui devait attirer mon attention, — le pavé de la rue de la Croix retentir sous les pas d'un cheval allant au trot. Je prêtai l'oreille au bruit. Au tournant de la

rue, l'allure de l'animal se ralentit. J'entr'ouvris le rideau de ma croisée avec une vivacité dont je me repentis presque immédiatement. Je fus, en effet, aperçu par le cavalier, qui éperonna son cheval et partit comme une flèche. Je l'avais donc seulement entrevu pendant une seconde, mais c'en était assez pour que ses traits se fussent gravés dans mon esprit. Au moment où j'entr'ouvris le rideau, il marchait au pas, le long de la haie, en face de la maison. Légèrement penché sur sa selle, il semblait examiner quelque chose dans l'intérieur du jardin.

Mon cœur battait violemment. Une voix secrète et instantanée me criait que ce cavalier était l'assassin de la pauvre Thérèse. Son extérieur répondait au signalement qui m'avait été donné par la femme du bijoutier. Quel motif pouvait l'avoir amené dans des parages aussi peu fréquentés? Pourquoi avait-il ralenti le pas en tournant l'angle de la rue, et avait-il donné à mon jardin, — qui n'avait assurément rien de remarquable, — une attention aussi singulière? Enfin, pourquoi était-il si brusquement parti quand le mouvement de mon rideau l'avait averti qu'on l'observait?

Ces circonstances, insignifiantes au point de vue juridique, devenaient, par leur rapprochement, de graves présomptions pour moi. Je les discutai mentalement, mais ce travail intérieur ne put ébranler en rien la

certitude obstinée, absolue, qui s'était faite en moi dès le premier moment. Il est incontestable que lorsque l'esprit s'est, — longtemps et avec persistance, — renfermé dans un ordre d'idées spécial et restreint, lorsqu'il a tendu toutes ses facultés vers un but unique, sa puissance se trouve en quelque sorte doublée. Il acquiert une véritable divination, grâce à laquelle il perçoit instantanément les rapports des faits les plus étrangers en apparence avec l'objet de sa préoccupation. Je ne peux expliquer autrement la conviction qui, avec la rapidité et l'éblouissement de l'éclair, avait tout à coup illuminé mon esprit.

Il s'agissait désormais de retrouver la trace de cet homme. Sortir brusquemeut, me lancer à sa poursuite, eût été chose inutile. Son cheval l'avait déjà sans doute mis hors de la portée de mes regards. Il fallait user d'un autre moyen.

Le lendemain, vers deux heures, j'étais installé sur un banc à l'entrée des Champs-Elysées, observant les cavaliers, plongeant mes yeux dans les voitures qui se dirigeaient vers l'Arc de Triomphe. Le personnage que je cherchais, homme du monde, cavalier, ne pouvait manquer à ce rendez-vous de la fashion parisienne. Tel était du moins mon raisonnement. J'eus bientôt la satisfaction de voir qu'il était juste. En effet, un peu avant quatre heures, je vis arriver mon inconnu,

monté sur le même cheval que la veille. D'un coup d'œil, je reconnus l'homme et la bête. A côté du cavalier marchait une jeune femme, dans une amazone élégante, et dont je remarquai à travers son voile vert les traits fins et distingués. Le couple, — le mari et la femme probablement, — se dirigeait au petit trot vers le rond-point.

Je les laissai passer. Rien ne me pressait. J'arrêtai seulement la première voiture qui passa et je m'y installai, après avoir donné mes instructions au cocher. Vers cinq heures et demie, le couple reparut. Mon cocher s'ébranla, et se mit à les suivre à une distance de trente pas. Inutile d'ajouter que ce manége n'avait été nullement remarqué par les deux promeneurs.

Au bout de quelques minutes, ils s'arrêtèrent devant un hôtel de confortable apparence dans une rue voisine du jardin des Tuileries. La porte cochère s'ouvrit et se referma sur eux. Je congédiai mon cocher et jetai un regard sur les alentours. En face de l'hôtel se trouvait un de ces petits cafés borgnes où les domestiques des grandes maisons se donnent rendez-vous. J'y entrai. La salle était vide, le garçon avait l'air bavard. J'étais servi à souhait. Au même instant, les deux chevaux sortaient de l'hôtel, conduits par un palefrenier qui les menait à l'écurie.

— Deux belles bêtes ! dis-je au garçon qui me servait. A qui sont-elles ?

— Au comte de P..., le propriétaire de l'hôtel d'en face.

— C'est un heureux mortel. J'ai tantôt aperçu sa femme, qui est charmante.

— Oui. — C'est un mariage d'amour, — du moins à ce que M. Joseph m'a raconté.

— Quel est ce M. Joseph ?

— Le valet de chambre de M. de P...

— Ah ! bon. — Et il y a longtemps qu'ils sont mariés ?

— Pas plus de six mois. Ils sont revenus de voyage la semaine dernière. — Ah ! c'est un beau rêve qu'il a fait là !

— Comment cela ?

— M. de P... est d'origine espagnole. Il était attaché à la légation d'un Etat du sud de l'Amérique. Il vivotait. Un beau soir, la fille unique du marquis de P... devint amoureuse de lui. Les parents se sont longtemps fait tirer l'oreille, mais il a bien fallu qu'ils donnassent leur consentement et plusieurs centaines de mille francs de dot.

En ce moment, un domestique en livrée entra dans le café, s'assit et demanda de la bière. Il paraissait de très-mauvaise humeur.

— Comment cela va-t-il, monsieur Joseph ? lui dit le garçon en lui apportant un cruchon.

— Mal. — On n'a pas une minute de repos dans cette maison.

Je compris qu'il s'agissait de l'hôtel du comte de P..., et je devins attentif.

— Ce soir, reprit M. Joseph, nous allons à

l'ambassade turque et demain nous partons pour Bade.

Je n'avais pas un moment à perdre si je ne voulais pas retarder indéfiniment la confirmation de mes soupçons. Je quittai le café et je me dirigeai vers mon appartement, où je n'avais pas mis les pieds depuis que j'étais installé à Passy. S'il y avait bal à l'ambassade, je devais y être invité. J'avais été tout l'hiver un des hôtes assidus du salon de Son Excellence. Je trouvais, en effet, chez moi une lettre d'invitation. Après avoir dîné, j'endossai le harnais de cérémonie, et vers dix heures je faisais mon entrée dans les salons. Qu'y venais-je faire ? Il m'eût été difficile de le dire. J'allais à l'aventure, mais j'avais comme un pressentiment que la nuit ne se passerait pas sans quelque événement.

J'étais là depuis un quart d'heure quand on annonça le comte de P... Il était seul. Quelques personnes s'approchèrent de lui et lui demandèrent des nouvelles de sa femme. Il répondit que la comtesse était souffrante, et que, comme ils devaient partir le lendemain pour Bade, elle avait dû rester chez elle. Il exprima lui-même l'intention de se retirer de bonne heure. Pendant ce colloque, je pus l'observer à mon aise. C'était un très-élégant cavalier. Ses manières avaient de l'aisance et de la distinction. Sa moustache noire ressortait sur son teint pâle. Son regard me parut d'une extrême mobilité.

Je le vis se diriger vers un des salons de jeu, et je l'y suivis. Deux personnes de sa connaissance causaient, assises à une table de whist. Il les rejoignit, et ils cherchèrent du regard un quatrième pour commencer la partie. Je m'approchai alors et me fis présenter au comte par un attaché de l'ambassade russe avec lequel j'étais lié et qui se trouvait justement à cette table. La partie s'entama bientôt. J'avais le comte pour partenaire.

Il jouait assez mal, d'une façon nerveuse, saccadée, impatiente. J'étais moi-même assez préoccupé. Néanmoins la fortune nous fut très-favorable. Nos adversaires, voulant regagner leur argent, ne parlaient point de lever la séance. Nous n'osions nous-mêmes, étant en gain, faire cette proposition. Cependant, à une heure et demie du matin, par suite de la fatigne des deux parties, il y eut un armistice. Le comte regarda sa montre.

— Bientôt deux heures ! s'écria-t-il.

— Je ne pourrai jamais aller à Passy! insinuai-je.

Le comte n'avait pas fait un mouvement, mais j'avais saisi au passage l'éclair de son regard qui s'était fixé sur moi pendant moins d'une seconde.

— Vous habitez Passy? me demanda-t-il négligemment.

— Oui, depuis quelques semaines, répondis-je en riant, une vraie retraite de poëte ou d'amoureux, à un coin de route, devant

les fortifications, à cinq cents pas de toute maison habitée, une maison mystérieuse s'il en fut, également propre à cacher un crime ou un amour. Je me hâte de vous dire que je n'y cache ni l'un ni l'autre.

L'attention du comte allait croissant, et j'étais obligé de détourner les yeux pour ne pas rencontrer ses regards ardemment fixés sur moi. Sur la demande de nos adversaires, nous nous remîmes à jouer. Mais, cette fois, la préoccupation de mon partenaire fut si grande, que nous fîmes faute sur faute et que nous perdîmes, avec tout ce que nous avions gagné, une somme assez ronde. Il était trois heures et demie quand nous quittâmes la table de jeu. Les salons étaient à peu près déserts. C'était jour de petite réception. Il n'y avait pas de souper. Je feignis d'avoir grand faim et je proposai d'aller dans un restaurant du boulevard pour réparer nos forces. Le comte fit quelques difficultés, mais je parvins à le décider à nous suivre.

— Nous causerons, lui dis-je en riant, de ma maison de Passy.

Son regard parut vouloir scruter le fond de ma pensée; mais je demeurai impassible et souriant. Je crus voir qu'il était rassuré, sans cesser toutefois d'être fort intrigué. Quelques minutes après, nous étions installés dans un cabinet de restaurant, devant une table servie. Le comte de P... était silencieux et buvait beaucoup. Il demanda du vin

de Champagne, et, sous l'influence de cette boisson, il devint d'une loquacité fatigante. J'étais à côté de lui et je ne laissai pas son verre vide un seul instant.

Les deux autres convives, joueurs acharnés, avaient demandé des cartes et avaient entamé une interminable série de parties d'écarté. Le comte, au bout d'une heure, se tut, se renversa sur le canapé et s'assoupit. Je le réveillai pour lui offrir une tasse de café. Il refusa et demanda du grog. Je remplis un grand verre de cognac; j'y ajoutai quelques gouttes d'eau chaude, et je lui donnai cette boisson. Il vida le verre d'un trait, et retomba profondément endormi sur le canapé. Il avait laissé échapper le verre, qui s'était brisé sur le tapis.

Je venais de concevoir un projet hardi, et dont un concours inouï, je pourrai dire providentiel de circonstances, favorisait l'exécution.

— Le comte est ivre-mort, dis-je aux joueurs, je vais le ramener chez lui.

Absorbés par le jeu, ils firent à peine attention à mes paroles. Aidé de deux garçons, je transportai le comte dans une voiture de place et je donnai ordre au cocher de nous conduire à ma maison de Passy.

Chemin faisant, une lutte terrible s'engagea en moi. J'étais assailli de doutes; ma conviction faiblissait. Je pensais que je pouvais bien m'être trompé. Sur quels indices

avais-je fondé ma conviction? En était-il de plus fugitifs, de moins certains? — Des regards, des frémissements, rien de plus. De quel droit allais-je mettre cet homme que je voyais pour la première fois dans une situation inexplicable pour lui, et que, pour ma part, je ne pourrais nullement justifier? Quel compte aurait-il le droit de me demander le lendemain.de cette atroce mystification? — Plusieurs fois je fus sur le point de donner au cocher l'ordre de revenir sur ses pas. Je ne le fis pas cependant; une volonté supérieure me poussait. Je persistai.

Nous arrivâmes enfin, après un trajet qui me parut interminable. Il faisait grand jour. Il était plus de six heures du matin. Le comte était toujours dans un état d'insensibilité complète. Nous eûmes beaucoup de peine, le cocher et moi, à le monter dans ma chambre, où nous le couchâmes sur un canapé. Nous fîmes ensuite glisser ce canapé dans la pièce voisine. Cela fait, je congédiai le cocher et je restai seul avec le comte.

Il dormait toujours. La chambre dans laquelle il se trouvait contenait, on se le rappelle, tout ce que j'avais pu recueillir des objets ayant appartenu à la pauvre Thérèse, entre autres son portrait. La vue de ce portrait devait frapper le comte à son réveil. En outre, en cherchant à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait manquer de reconnaître le jardin où il avait en-

seveli sa victime. La surprise, la terreur devaient, s'il était coupable, agir puissamment sur son esprit à peine dégagé des fumées du sommeil et de l'ivresse, et lui arracher un cri, un aveu que je serais à portée de recueillir.

Vers sept heures, il commença à faire quelques mouvements. Je crus qu'il allait se réveiller et je me retirai dans ma chambre, séparée par une simple cloison de celle qu'il occupait. Je fermai la porte à clef, et j'armai à tout hasard mon pistolet. Je m'assis enfin près de la porte, prêtant l'oreille.

Malgré la profonde anxiété à laquelle j'étais en proie, je sentis que le sommeil appesantissait mes paupières. Je me levai et fis quelques pas pour secouer cette torpeur. Enfin, m'étant rassis, je cédai au sommeil sans avoir conscience que je m'endormais.

Quand je me réveillai, le soleil inondait ma chambre. Je jetai un coup d'œil à la pendule : il était dix heures. Le sentiment de ma situation me revint instantanément. Je bondis plutôt que je ne me levai et je courus à la porte. Elle était dans l'état où je l'avais laissée, c'est-à-dire fermée à double tour. Je l'ouvris. La chambre était vide.

Je remarquai que tous les objets qui composaient mon musée funèbre avaient été touchés et dérangés. Le cahier sur lequel j'avais écrit le récit de mes découvertes était froissé, lacéré et gisait par terre. Le portrait de

Thérèse, décroché, était placé près de la fenêtre, en pleine lumière.

Une seconde suffit à toutes ces observations. Je me demandai aussitôt ce que pouvait être devenu le comte. Une seule issue lui était ouverte : la fenêtre. Cette fenêtre était assez rapprochée du mur pour qu'en s'aidant du grillage comme d'une échelle on pût descendre sans trop de difficulté dans le jardin.

Voulant vérifier le fait, je m'approchai de la croisée. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant le comte tranquillement assis sur le gazon, au milieu du jardin! Je descendis et j'allai à lui.

— Que faites-vous là? lui dis-je.

— Oh! me répondit-il, je suis bien tranquille maintenant. On ne la retrouvera plus; je l'ai enterrée bien profondément.

— Malheureux! m'écriai-je.

Je m'arrêtai, frappé de l'air égaré du meurtrier. Il me regardait en souriant. S'étant levé, il se mit à piétiner le gazon.

— Figurez-vous, me dit-il, qu'elle veut m'empêcher de me marier, me suivre à l'église, faire un esclandre, me faire manquer une fortune.

— Eh bien! qu'en avez-vous fait?

Il se met à rire, de ce rire nerveux et strident des insensés.

Il avait perdu la raison.

Quelques mois après, il expirait dans une maison d'aliénés où on l'avait placé.

Quant à moi, j'éprouvai de cette aventure une secousse dont je fus longtemps à me remettre. Je rendis aux parents de Thérèse leurs douloureuses reliques, en leur disant que tous mes efforts avaient été infructueux, et je quittai, pour n'y plus rentrer jamais, la maison de la rue de la Croix.

FIN.

Paris. — Imprimerie internationale de G. Towne,
rue des Fossés-Montmartre, 9.

UN AMOUR

DE

PROVINCE

UN AMOUR

DE

PROVINCE

CHAPITRE PREMIER.

LE BATELIER DE LA CALE SAINT-ÉLOI.

Tous les habitants de Rouen, que leurs affaires appellent à traverser fréquemmént la Seine à la cale Saint-Eloi, ont certainement gardé le souvenir du père Mathurin. C'était une physionomie originale et qu'il était difficile d'oublier quand on l'avait étudiée une fois avec un peu d'attention.

Pour nous, bien qu'il soit mort depuis plusieurs années, nous avons son image devant les yeux aussi nette et aussi précise que si elle datait seulement de la veille.

A l'époque où nous l'avons connu, c'est-à-dire dans les dernières années de sa vie, c'était un grand vieillard, sec, osseux et légèrement voûté. Comme il vivait en plein air depuis plus de quarante ans, exposé à toutes les variations de la température, son visage était devenu d'une couleur brun foncé, et mille petites rides en sillonnaient toute la surface. C'était peut-être la raison pour laquelle il ne se faisait la barbe que le dimanche.

Néanmoins, ce qu'il pouvait y avoir de rude dans sa physionomie était tempéré par la douceur de son regard, et par le sourire bienveillant de sa bouche. Il attirait la sympathie à première vue. Du reste, il était encore robuste, et les manches de sa chemise retroussée laissaient voir, quand il maniait son aviron, une musculature saillante et énergique.

Il causait volontiers avec ses passagers, parlait de la force du flot, de la hauteur de la marée, et savait tirer de l'état du ciel des pronostics certains pour le temps du lendemain. Là se bornaient à peu près toutes ses connaissances. Ajoutons-y toutefois un peu de lecture et médiocrement d'écriture. Sorti de son élément, il était d'une complète ignorance des hommes et des choses. Il avait vu passer bien des gouvernements, ne sachant trop au juste quel était celui qui s'en allait et celui qui le remplaçait. Tout se bornait pour

lui à changer les jours où, pour les fêtes officielles, il arborait sur son bateau le petit drapeau tricolore. Il n'avait d'ailleurs jamais manqué de l'arborer tous les dimanches. La fête du Seigneur ne change pas de jour.

Et Mathurin était religieux, si nous en jugeons par un modeste cadre placé dans son bateau, et sous lequel on voyait une mauvaise lithographie de la sainte Vierge. Sans doute sa religion n'était pas bien transcendante. Il en était resté, en matière de dogme, aux enseignements lointains et à moitié oubliés du catéchisme; mais sa foi simple et naïve était probablement là-haut prisée davantage que la science de certains docteurs.

Nous n'avons rien de particulier à noter dans sa mise, si ce n'est une montre d'argent attachée à son cou par un cordon et dont on devinait les vastes proportions à la place qu'elle occupait dans la poche de son gilet. Il la tenait de son père, qui lui-même l'avait tenue du sien. L'origine de ce meuble de famille se perdait dans la nuit des temps.

Le père Mathurin avait deux grands amours sur terre : sa fille et son bateau. Tous les deux s'appelaient *Louise*; nous ne savons pas si le bateau avait donné son nom à l'enfant, ou l'enfant le sien au bateau.

Parlons d'abord du bateau. La description n'en sera pas longue : il était plat et surmonté d'une espèce de cage en planches, ouverte aux deux extrémités. C'est le même

principe que celui de la gondole vénitienne. Il n'y manque que l'élégance et les vers du Tasse.

Si au moins, pour les remplacer, les Rouennais avaient ceux de Corneille !

Le bateau du père Mathurin ne se distinguait des autres que par une propreté plus scrupuleuse. On voyait souvent le vieillard profiter de ses loisirs pour lui faire amoureusement la toilette. Les couleurs de la cage en planches étaient soigneusement entretenues et fréquemment renouvelées. Il n'y avait jamais d'assez beau noir, de vermillon assez éclatant pour l'embellir et la parer. Il était très-sensible aux compliments qu'on lui en faisait; et c'était un sûr moyen de gagner ses bonnes grâces que d'amener la conversation sur ce sujet.

Passons au second objet des affections du père Mathurin. Louise avait dix-huit ans au moment où commence l'histoire que nous allons raconter, c'est-à-dire en... mais à quoi bon mettre une date? Le cœur n'exige pas de ses historiens une précision si rigoureusement mathématique. Il est de tous les temps et de tous les lieux ; ses joies, ses souffrances, ses révolutions n'ont pas d'âge et sont toujours d'actualité.

Louise avait donc dix-huit ans. Sans aller chercher nos termes de comparaison dans les tableaux ou les statues des maîtres, nous dirons qu'elle était jolie. Pourquoi s'épuiser

à chercher, dans une femme que l'on veut peindre, des traits de ressemblance avec les chefs-d'œuvre de l'art? Ce qui nous plaît en elle, n'est-ce pas ce qu'elle a de personnel, n'est-ce pas ce qui, en elle, ne ressemble précisément à rien de ce que nous trouvons chez les autres? Ce n'est pas la conformation du visage, la courbe du nez, la couleur des yeux qui nous charment, c'est la physionomie, c'est le regard, c'est le sourire; c'est comme une émanation secrète, un parfum qui se dégage de la femme, qui nous gagne et nous pénètre. Les peintres et les sculpteurs n'ont rien à voir à tout cela.

Louise était jolie, elle avait les cheveux châtains, les yeux bleus. Elle n'avait point cette beauté robuste de certaines filles du peuple, pas plus que la morbidezza mélancolique et contemplative des jeunes filles qui ressemblent à des élégies vivantes. Elle était alerte et joyeuse; le rire entr'ouvrait volontiers ses lèvres roses; elle courait plus souvent qu'elle ne marchait, et la chanson lui plaisait mieux que la pensée.

Elle avait huit ans quand sa mère mourut. Aussi il fallait voir de quelle adoration elle était l'objet de la part du père Mathurin, dont elle formait à elle seule toute la famille! Il la regardait avec une sorte de respect, et comme un être d'une nature supérieure à la sienne. Il avait éprouvé comme un saisissement d'allégresse le jour où il s'était aperçu

que l'enfant qu'il avait portée dans ses bras était devenue une grande jeune fille, qui n'avait rien à envier en fraîcheur et en beauté à celles qu'il voyait quelquefois sur le quai, dans des équipages plus ou moins armoriés. De ce jour, il s'était senti timide vis-à-vis d'elle, et quand elle se jetait à son cou, c'était avec précaution qu'il la serrait dans ses bras.

Parfois, pendant ses voyages d'un bord à l'autre, il la voyait accourir sur la rive gauche de la Seine, lui apportant son repas. Il redoublait alors d'énergie et faisait voler sur le fleuve sa lourde embarcation. Il arrivait en même temps qu'elle, et il l'admirait tant, animée qu'elle était par la course, heureuse, souriante, qu'il oubliait de l'embrasser. Elle venait ainsi le voir deux fois par jour; elle restait auprès de lui pendant qu'il mangeait sa soupe; il écoutait son charmant babil, gai comme un chant d'oiseau au printemps, et il reprenait sa tâche, raffermi et reposé, emportant dans son cœur comme une éblouissante vision.

Tous les dimanches, de grand matin, il la conduisait à la messe, à la vieille église Saint-Sever; il était fier de lui donner le bras; parfois il la faisait marcher devant lui pour mieux la voir, pimpante et dégagée, dans sa robe d'indienne, avec son petit bonnet blanc dont les brides flottaient au vent. Elle avait cette coquetterie innée des jolies filles qui

donne à la toilette la plus simple et la plus modeste un cachet inimitable d'élégance et de distinction.

Le père et la fille demeuraient dans une de ces petites rues qui donnent sur le quai Saint-Sever, et que, pour la commodité de notre récit, nous appelons la rue des Vignes. Le quartier n'avait pas encore à cette époque l'animation que lui donnent les constructions nouvelles qui s'y sont élevées depuis. La maison était bien petite; l'humble ménage du père Mathurin en occupait tout le premier étage, qui était aussi le dernier, et se composait de deux pièces avec un cabinet servant de cuisine. L'une de ces pièces était l'atelier de Louise, qui s'occupait à des travaux de broderie pour le compte d'une grande maison de la rue Grand-Pont. Ses jolis doigts faisaient des chefs-d'œuvre que se disputaient les riches bourgeoises de la ville.

L'appartement et la chambre de Louise en particulier étaient aussi propres que le bateau du père Mathurin. L'ameublement de cette dernière pièce se réduisait aux éléments les plus strictement nécessaires. Un petit lit en noyer, deux chaises, une table, un poêle en faïence, que l'on enlevait pendant l'été, en faisaient tous les frais. Ajoutons, sur la croisée, le jardin traditionnel de plantes grimpantes et une cage contenant un chardonneret apprivoisé qui venait prendre les grains de millet entre les lèvres de sa jolie maîtresse.

En face de la maison, s'étendait un vaste terrain, couvert d'arbres et de broussailles qui depuis longues années appelait par son écriteau, à demi effacé, un acquéreur qui ne se présentait jamais. En se mettant à sa fenêtre, Louise voyait à sa gauche la Seine, les quais de la rive droite, et les tours, cloches et clochetons des églises de la ville. Ce spectacle, auquel les différents aspects du ciel donnaient, à chaque heure du jour, un caractère particulier, était sa principale distraction, quand ses doigts fatigués laissaient échapper l'aiguille. En face d'elle, au delà du jardin, et sur la droite, la vue était moins gaie. C'étaient des toits d'usine et leurs cheminées, qui envoyaient vers le ciel des flots d'épaisse fumée.

La ville de Rouen a en effet ce double caractère : elle forme deux cités distinctes, celle de la rive droite, la cité ancienne, artistique, avec ses immenses poëmes en pierre sculptée ; celle de la rive gauche, la cité du travail, qui, par un brumeux temps d'hiver, rappelle vaguement les villes manufacturières de l'autre côté de la Manche. Le poëte et l'artiste s'empareront de la première, l'homme pratique se plaira dans la seconde. L'observateur et le philosophe trouveront, dans toutes les deux, une source de comparaisons et d'enseignements.

Louise menait une vie tranquille et laborieuse dans le milieu que nous venons de dé-

crire. Levée de bon matin, elle travaillait jusqu'au soir, ne s'interrompant que pour porter à son père, à midi et à six heures, la nourriture qu'elle lui préparait elle-même.

Une ou deux fois par semaine, elle allait à son magasin porter son ouvrage et en prendre d'autre. C'était pour elle jour de fête. Elle traversait la Seine dans le bateau paternel, toute joyeuse quand le vent agitait la surface de l'eau et faisait ballotter l'embarcation. Quelquefois, s'asseyant auprès de son père, elle prenait dans ses deux petites mains le lourd aviron, et, le visage animé, la poitrine haletante, elle le laissait retomber après quelques efforts. Parfois, elle se mettait à l'arrière et suivait attentive le sillage tracé par le bout de son ombrelle, qu'elle trempait dans l'eau. L'heureux père la contemplait en souriant, la déposait sur l'autre bord, et, après l'avoir embrassée au front, la suivait du regard, cheminant le long du quai. Et elle l'entendait de très-loin crier aux passants : « Passez-vous l'eau ? »

Elle marchait vite, les yeux baissés, non toutefois sans entendre sur son chemin les exclamations flatteuses que sa gentillesse arrachait à ceux qui la rencontraient. Les vieillards souriaient; les jeunes gens s'arrêtaient et se retournaient; plus d'une femme élégante lui lançait un coup d'œil qui n'était pas exempt d'envie. Elle voyait tout cela avec ses yeux modestement baissés; on sait que

c'est un privilége féminin que de voir sans regarder.

Un jeune homme, plus hardi, lui glissait quelquefois un compliment à l'oreille ; elle rougissait alors et hâtait le pas. Mais il y avait en elle une candeur qui imposait le respect et qui l'avait toujours préservée des obsessions dangereuses et persistantes.

Il y a à Rouen peu ou point d'oisifs ; pendant le jour on travaille ; les passants vont à leurs affaires ; chacun a son but et le poursuit, sans accorder à ceux qu'il coudoie autre chose qu'un regard distrait et préoccupé.

Louise arrivait sans encombre à son magasin, touchait le prix de l'ouvrage qu'elle rapportait ; et une heure après son départ, elle était de retour dans sa chambrette avec une novuelle provision de travail.

Elle y rapportait aussi des sujets nouveaux de réflexions qui occupaient sa solitude. Elle était femme après tout. Elle songeait aux étalages des magasins de nouveautés qu'elle avait entrevus sur son chemin, et elle poussait un soupir en regardant sa robe d'indienne.

Elle songeait à quelque beau jeune homme qu'elle avait rencontré, secouant de sa main gantée la cendre d'un cigare dont la fumée montait dans l'air en spirales bleuâtres, et elle soupirait quand sa pensée se reportait sur Hector Bourdois, dont elle entendait au-dessous d'elle le rabot diligent courir sur les planches.

Présentons ce nouveau personnage à nos lecteurs. Le rez-de-chaussée de la maison, dont Louise habitait le premier étage, était occupé par le père Bourdois et son fils, Hector Bourdois, tous deux menuisiers de leur état. Ils n'étaient ni riches ni très-achalandés, et suffisaient tous les deux à la besogne ordinaire. Très-rarement, dans les moments de presse, ils s'adjoignaient un troisième ouvrier.

Hector Bourdois, qui avait vingt-cinq ans, était une nature honnête et droite ; mais un esprit borné et dont les aspirations ne s'étaient jamais élancées au delà de la boutique où il était né, où il avait grandi. Il connaissait et il aimait Louise depuis longtemps, et, bien qu'aucune parole d'amour n'eût été échangée de part ni d'autre, Louise savait qu'elle était aimée. Bien plus, il semblait décidé, par un consentement tacite, que les deux jeunes gens se marieraient un jour. Seulement, ce jour n'était pas fixé et personne ne s'en occupait. Hector était trop timide pour oser faire une motion semblable. Louise n'y pensait guère. Quant aux parents, ils s'en rapportaient à leurs enfants. Le père Mathurin, surtout, n'eût jamais osé prendre l'initiative d'une semblable proposition.

En attendant, Hector s'évertuait à se rendre utile, il faisait les petites commissions du ménage, allait chercher l'eau et la braise. Il avait le droit, en récompense, d'embrasser

Louise le jour de sa fête et au jour de l'an. Il n'en demandait pas davantage; elle ne songeait pas à rien lui accorder de plus.

Cette situation pouvait se prolonger indéfiniment, grâce à la timidité de l'un et l'indifférence de l'autre. Un petit incident vint cependant un jour la modifier.

CHAPITRE II

LE PAVILLON DE LA RUE DES VIGNES.

Nous avons dit qu'en face de la demeure du père Mathurin se trouvait un terrain, moitié jardin, moitié taillis, dans un état de complet abandon, et qui était à louer depuis longtemps. Un beau matin l'écriteau disparut. Grande rumeur dans la maison d'en face.

— Si on pouvait nous bâtir là une belle maison qui me procurerait de l'ouvrage! pensa le père Bourdois.

— Pourvu qu'on ne m'abatte pas mes beaux arbres! pensa Louise.

Pendant la journée, Louise vit de sa fenêtre un jeune homme, de mise élégante et d'allures distinguées, s'aventurer dans la rue, suivi d'un homme qui avait tout l'air d'un jardinier. Il ouvrit la porte du jardin, qui était clos de murs, s'y promena pendant une

heure avec l'homme qui l'accompagnait. Celui-ci prit des mesures et des notes.

Ils ressortirent tous deux et reparurent se consulter pendant quelques instants. Puis ils se dirigèrent vers la boutique du menuisier. Le jeune homme y entra le premier, et s'arrêta un moment sur le seuil en apercevant Louise qui causait avec le père Bourdois. Il était aussi charmé qu'étonné d'une semblable rencontre en pareil endroit. Il fit un pas en avant et se découvrit. Cependant Louise, rougissante et tout émue de l'attention dont elle venait d'être l'objet, avait disparu et était précipitamment remontée chez elle.

Le jeune homme qui avait pénétré d'une façon aussi inattendue dans l'atelier du père Bourdois se nommait Maxime Périer; c'était le fils d'un riche manufacturier de Déville. Il avait vingt-cinq ans ; sans être ce qu'on appelle un joli garçon, il avait une de ces physionomies ouvertes et intelligentes qui sont comme un passe-port grâce auquel on est sûr de trouver partout un accueil sympathique. Il était élégant dans sa toilette, mais il était aussi éloigné de la correction exagérée du gandin que du sans-façon et du débraillé du bohème.

Est-il bien nécessaire de nous étendre sur la couleur de ses cheveux, la nuance de ses yeux, le plus ou moins de petitesse de son pied et de sa main, et sur toutes les autres particularités de sa personne physique? Nous

ne le croyons pas. Le portrait que nous pourrions tracer à la plume ne vaudra jamais celui que le lecteur se chargera de constituer avec des traits épars empruntés à son imagination ou à ses souvenirs.

Son père, manufacturier distingué, avait tenu à faire de lui un homme pratique. Son éducation n'avait rien eu de sentimental, et l'on ne pouvait accuser la littérature moderne de l'avoir gâté. Il était resté jusqu'à dix-huit ans dans une école spéciale ; il avait ensuite voyagé. Il était resté un an à Londres, un an à New York et à la Nouvelle-Orléans, deux ans dans différentes villes d'Allemagne.

Seulement le point de vue industriel et commercial était le seul sous lequel il avait envisagé ces différents pays. Son instruction s'était augmentée, mais ses idées ne s'étaient pas élargies. Il était revenu avec des notions exactes sur les ressources financières, le crédit, les procédés divers de fabrication, avec des données superficielles sur les mœurs extérieures des peuples qu'il avait vus. Son observation s'était exercée dans ces limites. Le côté pittoresque et poétique des voyages, celui qui, par la comparaison des hommes et des choses, agrandit l'horizon de la pensée humaine, ce côté-là, disons-nous, lui était resté fermé.

Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur ce système d'éducation pratique donnée à la

jeunesse riche et intelligente de notre époque; mais ce serait l'affaire d'un moraliste et non d'un conteur. Nous nous bornerons à dire que Maxime, qui, avec une autre éducation, aurait pu devenir un homme distingué, était seulement un habile industriel et un commerçant prématurément rompu aux affaires. Son père, qui avait en lui la plus grande confiance, et qui d'ailleurs était fort riche, se promettait de lui laisser, dans un an ou deux, la direction de son usine. En attendant, et pour la part active qu'il prenait à ses travaux, il lui faisait une pension de mille francs par mois.

Mais, reprenons notre récit.

— Parbleu ! dit Maxime au père Bourdois après la brusque sortie de Louise, vous avez là une bien jolie fille ! — Ce n'est pas ma fille, ou du moins elle ne l'est pas encore. — Comment cela ? — C'est bien simple ; Louise... — Ah ! elle s'appelle Louise ? — Oui ; Louise est la fille du père Mathurin, le passeur ; mais comme elle doit bientôt épouser Hector... vous comprenez...

Le père Bourdois, en disant ces mots, montrait du regard son fils, qui rabotait dans un coin avec une énergie peu ordinaire. Sans qu'il sût au juste pourquoi, la présence du jeune homme l'avait rendu de fort mauvaise humeur.

Quelques mots maintenant du motif qui valait au menuisier la visite de Maxime. Il y

avait dans le terrain d'en face un petit pavillon exhaussé d'un étage au-dessus du mur et donnant sur la rue; il était adossé à la maison, qui faisait elle-même le coin de la rue et du quai. Ce pavillon était dans un état de délabrement complet. L'escalier par lequel on y montait était pourri par la pluie; les boiseries, les persiennes tombaient en ruine. Le rez-de-chaussée pouvait servir de cave ou de cellier; le premier et seul étage se composait d'une pièce carrée, parquetée, avec deux fenêtres, l'une donnant sur la rue, l'autre sur le jardin.

Maxime, qui passait à Rouen tous les moments de loisir que lui laissaient ses occupations, avait chargé un de ses amis de lui trouver un pied-à-terre. Ce fut sur son indication que fut loué le terrain de la rue des Vignes. Seulement il fallait rendre le pavillon habitable, et Maxime venait charger le père Bourdois de faire les réparations nécessaires. Il recommandait la plus grande diligence; il avait hâte de s'installer. On était au commencement de juin, l'époque la plus propice aux résidences champêtres.

Après une visite faite en commun au pavillon, le père Bourdois demanda huit jours pour remettre tout en bon état. Quand tout fut bien convenu, Maxime s'éloigna, non sans jeter un coup d'œil à la maison du menuisier. Il aperçut Louise assise et cousant près de la fenêtre. Celle-ci, de son côté, qui

n'avait perdu aucun détail des allées et venues dans le jardin et dans le pavillon, ne laissa pas passer inaperçu le regard que lui avait lancé Maxime en se retirant.

Inutile de dire qu'elle saisit le premier prétexte pour descendre dans la boutique du menuisier, qui ne se fit nullement prier pour raconter tout ce qui s'était passé et fit par la même occasion grand éloge du jeune homme, qui, disait-il, n'était pas *fier*, et qui, ajoutons-le, avait paru très-coulant sur la question des dépenses,

Au bout des huit jours, le menuisier, qui avait pris un ouvrier de renfort, était en mesure de livrer le pavillon. Hector, cependant, s'était montré peu empressé à la besogne et avait reçu pour sa nonchalance de fréquentes algarades. On eût dit que le brave garçon avait le pressentiment qu'il travaillait à la ruine de son bonheur.

Le jardinier, de son côté, avait rendu l'enclos praticable. Il avait refait les allées que l'herbe et la mousse avaient envahies; il avait arraché les broussailles parasites et élagué les branchages trop capricieux. Toutefois, comme c'était un homme de goût dans sa sphère, il avait conservé au jardin un certain aspect sauvage et négligé, qui lui donnait un charme particulier. Il avait respecté quelques fourrés et le lierre antique qui, recouvrant le mur, laissait retomber de l'autre côté, dans la rue, son robuste feuillage et

ses grappes vertes, après lesquelles les gamins sautaient en passant.

Deux ou trois fois pendant la semaine, Maxime, qui cependant se souciait peu de jardinage et de menuiserie, était venu inspecter les travaux et avait paru y prendre un vif intérêt. Une fois, il s'était croisé au coin de la rue avec Louise, qui se rendait àu bateau de son père, et il s'était cru, par leur précédente rencontre, suffisamment autorisé à la saluer.

Il était monté dans le pavillon, et tout en causant avec le père Bourdois, il s'était assuré que, de sa fenêtre, il pouvait voir celle de Louise, qui se trouvait, non pas précisément en face, mais un peu sur la gauche.

Quand tout fut terminé, une voiture apporta tous les meubles destinés au pavillon, des tapis, des rideaux, quelques bronzes, quelques tableaux, des livres et tous les accessoires d'une installation élégante et confortable. Ainsi disposé, le pavillon, avec son vaste jardin, était une charmante retraite qu'un poëte eût enviée. C'était une solitude à deux pas de la ville, dont le bruit n'y arrivait, pendant le jour, qu'affaibli et mourant. A dix heures du soir, on pouvait se croire dans un village de cent feux; rien n'y révélait le voisinage d'une grande cité, si ce n'est le bec de gaz placé à l'angle de la rue et du quai.

Nous ne saurions dire si Maxime, jeune

homme pratique, comme on sait, point rêveur et n'ayant pour l'idéal qu'une médiocre estime, appréciait à leur juste valeur tous les avantages de la retraite qu'il avait choisie. Peut-être avait-il eu, en cherchant cet isolement, quelque arrière-pensée où la poésie n'avait aucune part. Peut-être n'avait-il voulu qu'un lieu discret pour cacher aux médisances des curieux de province quelques réunions un peu bruyantes de jeunes gens aimant à se distraire, sans toutefois violer les lois du décorum.

Cependant, soit que telle n'eût point été son intention, soit qu'une raison quelconque eût modifié ses idées, aucun trouble ne fut apporté dans les habitudes paisibles des habitants de la rue des Vignes. On ne vit aucune robe de soie se glisser discrètement à la brune par la porte du jardin, et jamais on n'entendit le bruit des rires ou le cliquetis des verres à une heure où les honnêtes bourgeois ont depuis longtemps clos leur paupière.

Maxime était un modèle de conduite. Il venait presque tous les jours à son pavillon, vers quatre heures, soit à pied, soit dans son tilbury, quelquefois avec un ami, le plus souvent seul. Il restait là jusqu'à sept heures; il se promenait dans son jardin et surveillait, avec la passion d'un amateur de tulipes, les trois ou quatre rosiers de son unique plate-bande. Souvent aussi, il appro-

chait un fauteuil de la fenêtre de son pavillon, s'y installait et fumait en lisant ou en rêvant.

Tout cela n'était pas naturel ; et les amis de Maxime, au courant de son caractère et de ses habitudes, n'eussent pas manqué de s'en étonner. Toutefois, il préférait le cercle à la contemplation de la nature, et ne haïssait point les cartes. On le citait pour le plus fort joueur de whist de la jeune génération. Mais ses amis, à l'exception d'un seul, ne connaissaient point sa nouvelle retraite ; ils attribuaient la rareté de ses visites au cercle à un surcroît d'occupations que lui donnaient ses affaires, et il continuait à hanter le pavillon de la rue des Vignes avec une grande assiduité. Seulement, il avait fait pratiquer une porte dans le mur du fond du jardin. Cette porte donnait sur une ruelle parallèle à la rue des Vignes et aboutissant également au quai. C'était par cette porte qu'il entrait de préférence chez lui. Il avait sans doute ses raisons pour cela.

Dans la maison d'en face, il n'y avait extérieurement rien de changé ; Louise continuait à travailler, le père Bourdois à gronder et Hector à raboter. Le père Mathurin s'était à peine aperçu de la présence de son nouveau voisin. Louise avait été très-peu communicative avec lui sur ce sujet.

Cependant, en allant au fond des choses, on aurait pu distinguer chez certains habi-

tants de la maison des symptômes précurseurs d'un orage prochain. Hector, ordinairement peu bavard, était devenu plus taciturne que jamais. On le voyait souvent, accoudé sur son établi, les yeux flottant dans l'espace, et paraissant plongé dans une profonde méditation. Quand son père l'interpellait brusquement, il bondissait comme un homme qui se réveille en sursaut et se remettait à l'ouvrage en poussant un gros soupir. Il roulait évidemment dans sa tête carrée quelque grand projet.

Une après-midi, comme le père Bourdois était sorti, il prit une résolution extrême et monta quatre à quatre les marches qui conduisaient à la chambre de Louise. Sans prendre le temps de respirer, il frappa. On dit : Entrez, et il entra. Louise était, selon sa coutume, assise près de sa croisée. Il était quatre heures. Le soleil couchant entrait en plein dans la chambre, et se jouait dans les cheveux de la jeune fille, qui leva la tête et sourit en voyant entrer Hector. — Que me voulez-vous, mon ami? lui demanda-t-elle.

Mais celui-ci était resté comme interdit sur le seuil de la porte, qu'il avait oublié de fermer. La beauté de Louise, ainsi entourée de lumière, avait un éclat tel, que le pauvre garçon en fut ébloui. Il garda donc le silence, intimidé et tortillant sa casquette avec ses doigts. Louise fut obligée de réitérer sa demande. Il balbutia quelques mots et finit par

dire : — Je viens voir si vous n'avez besoin de rien. — Et c'est pour cela que vous êtes monté ? — Eh bien ! non, Louise, reprit Hector, faisant appel à tout son courage. Il y a longtemps que je veux causer avec vous. — Causons, mon ami ; je vous écoute. — Vous savez, Louise, qu'il y a longtemps que je vous aime. — Sans doute ; moi aussi, Hector, j'ai pour vous une bien franche amitié. — Je viens vous demander si vous voulez toujours être ma femme ? — Oh ! pour cela, nous avons le temps d'y penser. Nous sommes bien jeunes tous les deux. Nous ne sommes pas riches. Rien ne nous presse donc de nous mettre en ménage. — Cela vous plaît à dire, Louise ; mais moi... — Eh bien ! quoi ! ne sommes-nous pas heureux comme nous sommes là ? Ne nous voyons-nous pas tous les jours ? Que faut-il de plus ? — Je ne sais pas ; mais je ne suis pas tranquille, et je voudrais nous voir mariés. On dit comme ça que les jeunes filles sont exposées à des tentations dangereuses... — Ceux qui disent cela ont tort, mon ami ; les jeunes filles ne sont exposées à quelque danger que quand elles le veulent bien. Croyez-moi, retournez à l'atelier, car j'aperçois le père Bourdois qui arrive et qui vous grondera encore s'il ne vous trouve pas là. — Et notre mariage ?... — Rapportez-vous-en à moi, je vous préviendrai quand le moment sera venu. — Et viendra-t-il bientôt ? — Vous êtes

trop curieux, Hector, et vous manquez de confiance en moi. C'est mal.

En ce moment la voix du père Bourdois se faisait entendre en bas. Hector rétrograda rapidement et redescendit à l'atelier, s'efforçant de trouver des motifs de consolation dans le résultat à peu près négatif de sa démarche.

Sans doute Louise avait refusé de fixer le jour de leur mariage; mais les termes de son refus indiquaient assez qu'elle ne considérait pas ce mariage comme impossible. C'en était assez pour ramener un peu de repos dans l'âme d'Hector.

— S'il ne faut qu'attendre, se dit-il, eh bien! j'attendrai.

Cependant cet entretien n'avait pas eu sur Louise un aussi bon effet; il lui avait remis devant les yeux certaines réalités qu'elle aurait voulu laisser dans l'ombre, et dont l'aspect, autrefois indifférent, la troublait aujourd'hui et l'effrayait.

Que se passait-il donc dans ce jeune cœur? Touchait-il à une de ces périodes critiques qui décident de toute une existence? C'est ce qu'il eût été difficile d'affirmer dès ce moment. On pouvait cependant noter quelques pronostics menaçants. Louise avait moins d'assiduité au travail, et regagnait pendant la nuit le temps perdu en rêveries dans la journée. Ses petits voyages au magasin étaient devenus plus fréquents et duraient plus long-

temps; elle devenait curieuse de choses qu'elle avait jusqu'alors ignorées.

Une main indiscrète qui se fût glissée sous son oreiller de jeune fille, en eût tiré un volume dépareillé de roman qu'une demoiselle du magasin lui avait sans doute prêté. C'était un de ces affreux volumes de cabinet de lecture, maculés de mille taches indescriptibles, fatigués, brisés par de longs voyages de la loge du portier à la mansarde de la femme de chambre. Le serpent, si serpent il y a, ne se cachait-il pas sous les fleurs?

On pouvait le supposer, une crise était imminente.

CHAPITRE III

LE CERCLE.

Beaucoup de nos lecteurs ne savent pas sans doute ce que c'est qu'un cercle. C'est un café honteux, un café qui n'a pas le courage de son opinion. Le cercle est une concession faite aux mœurs, non pas meilleures, mais plus susceptibles, plus hargneuses pour ainsi dire, de la province. C'est le résultat d'une transaction, d'une capitulation de conscience.

Le mot café implique pour certains bourgeois l'idée de la plus monstrueuse débauche. Une fois qu'un homme a été flétri du

nom de pilier de café, il est jugé, il ne s'en relèvera jamais. Ces excellents pères de famille ne soupçonnent pas que l'on puisse aller au café dans le but tout à fait innocent de prendre une simple tasse de la liqueur salutaire qui a donné son nom à ces sortes d'établissements. Il se représentent l'homme qui va au café sous la forme d'un gaillard dans un état voisin de l'ivresse, criant et brandissant une queue de billard au milieu d'un nuage de fumée qui s'exhale de son énorme pipe culottée. L'épithète de culotteur de pipes s'accole volontiers dans la bouche de ces mêmes bourgeois à celle de pilier de café. Toutes deux ouvrent dans leur intelligence un horizon de perversités inouïes, auprès desquelles les célèbres orgies des Romains du Bas-Empire n'étaient que de simples dînettes.

Les jeunes gens que leur fortune ou leur position obligent à une stricte observation du décorum, ceux qui ont leur position à faire, ceux qui ont, dans un lointain plus ou moins rapproché, la perspective d'une dot et d'un établissement; et aussi certains pères de famille qui considèrent le tête-à-tête après dîner comme anti-hygiénique, ont dû chercher un terme moyen qui conciliât leur propre satisfaction avec les scrupules de leurs concitoyens.

Ils ont inventé le cercle. Que celui qui a eu le premier cette triomphante idée reçoive

ici nos sincères félicitations; il a rendu un grand service à l'humanité.

En résumé, le cercle est un local où l'on vient après son déjeuner, après son dîner, toute la journée si l'on veut. On y boit, on y fume, on y joue. C'est absolument comme un café, c'est vrai; mais ce n'est pas un café, c'est un cercle.

Bien plus, il arrive souvent que le cercle a pour local des appartements dépendant d'un café, qu'on y est servi par les garçons de ce café, qu'on y entre par la même porte que les consommateurs du café; tout cela est vrai; mais ce n'est pas un café, c'est un cercle. La seule différence, c'est que tout le monde peut aller dans la salle du café, et que la salle du cercle est réservée à un nombre limité de personnes, d'amis, qui, moyennant une modique cotisation annuelle, ont le privilége de boire, de fumer, de jouer aux cartes et au billard à un autre étage que l'*ignobile vulgus*. Il peut arriver seulement que les habitués d'un cercle, qui se connaissent tous, et ont un égal intérêt à faire preuve de tolérance et de discrétion vis-à-vis les uns des autres, s'astreignent à moins de retenue et jouent un peu plus gros jeu qu'ils n'oseraient le faire dans un café sous l'œil vigilant et investigateur de leurs contemporains.

Ceci dit, nous introduirons notre lecteur dans un de ces cercles, le cercle de la fashion, de la jeunesse dorée de Rouen. On l'appelait

familièrement le cercle des *Moutards*. Il occupait le second et le troisième étage d'une maison de la rue aux Ours, dont le premier et le rez-de-chaussée étaient à usage de café. L'ameublement en était d'une grande simplicité; des tables de marbre, des banquettes; près de la porte, un râtelier pour les pipes; la salle de billard était au troisième. Signalons encore un petit salon, un peu plus confortable que le reste, avec des rideaux, des fauteuils et des tables de jeux. C'était là que se faisaient, après minuit, les fortes parties d'écarté.

La jeunesse dorée qui hantait le cercle de la rue aux Ours se composait de fils d'industriels ou de commerçants, d'employés dans des maisons de banque ou dans les administrations publiques; les uns riches, les autres feignant de l'être, tous plus ou moins élevés d'après le système d'éducation pratique que nous avons essayé de caractériser. L'élément littéraire et fantaisiste n'y avait guère, à notre connaissance, qu'un seul représentant.

C'est, en effet, un élément rare en province, surtout dans nos villes du Nord, où l'oisiveté et la paresse sont choses à peu près inconnues, où la préoccupation d'acquérir prend le jeune homme à vingt ans et le conduit, sans lui laisser de trêve, jusqu'au bord du tombeau. Aussi, là, si les réunions de jeunes gens sont quelquefois bruyantes, elles sont peu gaies; il y manque cette excentricité,

cette humour, cette vivacité de reparties, ce cliquitis de mots et de paradoxes, qu'on trouve dans certaines parties de la jeunesse parisienne, et aussi de quelques villes méridionales.

Il était près de huit heures du soir, le cercle de la rue aux Ours commençait à se garnir d'habitués. Nous nous bornerons pour le moment à en présenter deux au lecteur. Le premier se nommait Amédée Duplan. C'était le fils d'un négociant ruiné. Il avait pour toutes ressources une place de deux mille quatre cents francs chez un banquier.

Malgré ce modique avoir, il ne faisait pas mauvaise figure; il jouait beaucoup et heureusement; il était, de plus, bien reçu dans beaucoup de maisons de la ville, notamment dans la famille de Maxime Périer, dont il était l'ami d'enfance. C'était lui qui avait trouvé le pavillon de la rue des Vignes, et y avait plusieurs fois accompagné son ami.

Le second, Jules Renard, avait pris une position à part dans la jeunesse rouennaise. Il avait hérité de bonne heure d'une assez jolie fortune, et en jouissait sans chercher à l'augmenter. Ce fait monstrueux avait d'abord causé une profond étonnement parmi ses connaissances. On s'y était cependant habitué. On se contentait de dire, en parlant de lui : — C'est un original.

Jules était par-dessus tout un esprit indépendant, le joug des affaires ne lui convenait

pas plus que celui de certaines convenances sociales. Il avait arrangé sa vie de telle manière qu'il ne dépendait de personne. Un beau matin, il lui prenait envie d'aller faire un voyage ; il partait sans rien dire à personne, et revenait au bout de deux mois, répondant à ceux qui le questionnaient : — J'arrive de Constantinople.

Malgré cette conduite, qui choquait tous les usages reçus, Jules était bien accueilli partout où il lui plaisait d'aller, d'abord parce qu'il était riche, ensuite parce qu'il était bien élevé et homme du monde accompli. On lui reprochait seulement beaucoup de réserve et pas mal de causticité. Il causait rarement, mais il lançait parfois dans la conversation des traits piquants qui dépassaient l'épiderme de ceux auxquels ils s'adressaient. On était au temps de la première vogue des *Filles de marbre*, et on l'avait surnommé Desgenais.

Ajoutons qu'il avait étudié la médecine, qu'il était docteur, et que, bien qu'il pratiquât rarement et seulement pour rendre service à ses amis, on lui reconnaissait une certaine habileté.

Le cercle, avons-nous dit, se remplissait, et la conversation s'était engagée. On entendait des propos de ce genre qui se croisaient : — Combien as-tu payé ta nouvelle jument? — Quinze cents francs. — C'est cher... elle est un peu lourde. — Oui, mais elle a beaucoup de fonds. — Ton canot est-il terminé?

— Oui, nous le mettrons à l'eau demain. — A propos, messieurs, une grande nouvelle. — Quoi donc? — Léon se marie. — Contre qui? — Contre Mlle Duprety. — Combien de dot? — On parle de deux cent mille francs. — C'est maigre. — Oui, mais il y a des espérances. — Tiens, le tableau de la nouvelle troupe d'opéra, dit un des habitués en ouvrant un journal. — Est-ce bon? — Bah! une troupe de carton. — Crois-tu que la direction tiendra? — Ça dépend. — Il y aura des débuts orageux. — Tant mieux; moi, je ne vais au théâtre que pour les débuts. — Alors, abonne-toi, car tu pourrais bien y aller toute l'année. — Garçon, avez-vous la cote du Havre? — Monsieur, elle est en main. — Qu'a fait le trois pour cent aujourd'hui? — Soixante-dix soixante. — Ah! diable!

A huit heures et demie, Maxime Périer fit son entrée au cercle, où il n'avait pas paru depuis un mois. Il fut accueilli par les exclamations de toute l'assistance. Après les exclamations vinrent les questions.

— On te croyait mort? — Qu'est-ce que tu deviens? — Est-ce que tu vas te marier? — Ta future t'a donc défendu de venir au cercle? — Ce n'est pas bien de négliger ses amis.

Maxime justifia son absence par des raisons d'affaires. Renard, qui fumait tranquillement dans un coin, sortit de son silence. — N'en croyez pas un mot, dit-il, je parie que Maxime est amoureux. — C'est vrai! — Cela

doit être! — Il y a de l'amour là-dessous. — Je suis comme un juge d'instruction, je cherche la femme. — Maxime protesta de sa parfaite innocence; le bruit s'apaisa peu à peu et l'on se mit à jouer.

Quand l'attention fut portée autour des tables de jeu, Maxime prit à part son ami Duplan. — J'aurai besoin de toi, lui dit-il. — Parle. — Tu sais, le pavillon de la rue des Vignes... — Oui ; eh bien? — Il peut se faire que d'ici quelques jours, peut-être demain, je cesse d'y aller; mais j'ai des raisons pour qu'on croie que j'y vais toujours. — Je crois comprendre.—Il faudra donc que, à partir du jour où tu recevras une lettre de moi, tu ailles au pavillon faire acte de présence. Tu entreras par la porte de la ruelle, dont je te donnerai la clef; tu monteras dans le pavillon; tu y resteras une heure ou deux; tu mettras ma robe de chambre ; enfin tu feras en sorte que l'on croie que je n'ai pas rompu avec mes habitudes. Si tu sors à la nuit, tu pourras passer par la porte de la rue des Vignes. — Histoire de dépister les soupçons? — Précisément. — Et pourrai-je amener des amis? — Tant que tu voudras. — Compte sur moi; j'attendrai ton signal pour commencer. —Ce n'est pas tout. Je vais probablement aller passer deux ou trois jours à Dieppe. Pendant ce temps-là, il faut que tu me trouves un petit logement... — Encore! Mais, mon cher, tu vas faire hausser le prix des loyers! — Un

petit logement proprement meublé, de deux ou trois pièces, dans un quartier reculé. — C'est bien, je te chercherai cela. — Tu m'en donneras immédiatement avis à Dieppe. — C'est convenu. — Vas-tu faire une partie? — Oui, j'ai jusqu'à onze heures. — Je suis sûr, dit Jules Renard, qui, resté dans son coin, avait entendu quelques lambeaux de la conversation, je suis sûr que voilà deux gaillards qui ne méditent pas une bonne action. — — Desgenais, mon ami, mêlez-vous de vos affaires. — Allez, allez, jeunes gens, faites des folies. Cela ne vous arrive pas si souvent. — Avec cela que tu as des titres au prix Montyon, toi? Je te conseille de prêcher la vertu.

Ces mots faisaient allusion à une liaison également désapprouvée par la morale et par le Code, que l'on attribuait à Jules Renard. Cette liaison, sur le caractère de laquelle on n'était pas complétement édifié, était considérée comme le seul motif qui le ramenait toujours à Rouen.

— Eh! mes amis, répondit-il à Duplan, pendant que Maxime se mettait à une table de jeu, je ne prêche pas, j'avertis. Je crie : Gare! Je ne suis pas un moraliste. Je suis un cantonnier. Je montre mon petit drapeau, voilà tout.

A onze heures, Maxime se leva et quitta sournoisement le cercle, sans dire adieu à personne. Il descendit la rue Grand-Pont,

prit une voiture sur le quai et se fi conduire à son jardin de la rue des Vignes. La voiture s'arrêta à la porte de la ruelle et ne s'éloigna pas. Maxime traversa le jardin, monta à son pavillon et alluma deux bougies qu'il éteignit au bout de cinq minutes. Il redescendit ensuite, ouvrit sans bruit la porte qui donnait sur la rue des Vignes, et attendit.

La nuit était calme et silencieuse; les étoiles brillaient au ciel sans lune ; les rues étaient sombres et aucune lumière ne se montrait dans la maison d'en face. Le temps était doux; une brise légère agitait doucement le sommet des arbres du jardin. Maxime se promenait lentement dans l'allée qui aboutissait à la porte, prêtant l'oreille aux moindres bruits du dehors. C'était parfois le roulement sourd d'une voiture attardée qui passait sur le quai, de l'autre côté de l'eau; ou bien l'aboiement éloigné d'un chien de garde réveillé par les pas d'un promeneur solitaire.

Il regarda sa montre en éclairant le cadran au feu de son cigare. Il était minuit moins cinq minutes. Bientôt une horloge prit les devants et frappa douze coups ; les autres suivirent et, pendant un quart d'heure, les carillons se succédèrent presque sans interruption.

Maxime se rapprocha de la porte : — Sera-ce pour ce soir? pensa-t-il. Quelques minutes se passèrent encore. Il se recula de quelques pas et regarda par-dessus le mur

le premier étage de la maison d'en face. Comme nous l'avons dit, aucune lumière ne s'y faisait voir. Il était probable que tous les habitants en étaient depuis longtemps profondément endormis.

Maxime songeait à sa position. Que penseraient ses bons amis du cercle s'ils le savaient ainsi inquiet, tourmenté, passant depuis une semaine deux heures chaque nuit en réflexions et en promenades comme un amoureux transi ou jaloux? Comme il prêtait le flanc aux railleries, aux épigrammes de ces jeunes gens qui montrent avec orgueil leur prétendue cuirasse d'indifférence et de scepticisme!

Et pourtant, cela est vrai, il en est quelques-uns, il en est beaucoup qui passent leur vie sans aimer, qui traversent les dix belles années de leur jeunesse sans se douter qu'il existe d'autres émotions que celles d'une spéculation hardie, ou d'une orageuse partie d'écarté. Et ceux-là sont aimés, considérés, ils font de beaux mariages, et les pères de famille les offrent pour modèles à leur fils.

Maxime, un des produits les mieux réussis de l'éducation pratique, avait, jusqu'à ce jour, figuré avec honneur dans la phalange des invulnérables. Au moment où il rentrait, pour ainsi dire, dans les conditions normales de la vie, où des sensations nouvelles naissaient en lui, il se croyait déchu vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres. Ce n'était

pas qu'il éprouvât une de ces passions violentes qui ravagent, qui bouleversent, qui renouvellent; il n'aimait pas comme peuvent aimer les grandes âmes qui n'ont point passé par l'étamine de l'éducation pratique. Mais la flamme de l'amour est si pure et si vive que, si faible qu'elle soit, elle suffit à éclairer et à réchauffer les cœurs où elle brûle.

Il était minuit dix minutes, Maxime attendait toujours.

A ce moment, la porte de la maison en face s'ouvrit doucement. Une femme, enveloppée d'un petit châle, en sortit, jeta un coup d'œil sur la rue, la traversa en courant, poussa la porte du jardin et se trouva dans les bras de Maxime. Le jeune homme la saisit, et l'entraînant, lui fit traverser le jardin et la plaça dans la voiture qui attendait à l'autre porte. Il y monta après elle. Le cocher, qui avait probablement reçu ses instructions à l'avance, partit, traversa le pont suspendu et gagna la partie supérieure de la ville.

CHAPITRE IV

L'ENLÈVEMENT

Dès le premier jour où il avait rapidement aperçu Louise dans la boutique du père Bourdois, Maxime avait médité un petit plan de campagne pour détourner à son profit les

sentiments qu'il pouvait supposer chez la jeune fille à l'égard de son fiancé, Hector Bourdois. On sait que, quant à ce dernier point, la chose n'était pas malaisée, Louise n'ayant jamais éprouvé pour son compagnon d'enfance qu'une bonne amitié pure de tout amour.

Maxime n'était pas un roué, mais il avait des notions de stratégie amoureuse assez étendues pour la circonstance. Il n'avait d'ailleurs pas à craindre qu'on lui reprochât de suivre les sentiers battus. Ces sentiers étaient nouveaux pour Louise, qui ne les avait jamais explorés.

On s'étonne que les femmes se laissent toutes prendre aux mêmes démonstrations, aux mêmes promesses, aux mêmes serments, aux mêmes phrases rebattues et usées jusqu'à la corde. On ne réfléchit pas que lorsqu'elles ont entendu ces phrases pour la première fois, rien ne leur disait qu'elles ne fussent pas parfaitement neuves et créées pour la circonstance.

Maxime s'en tint quelques jours à ce que Molière appelle les muets truchements, c'est-à-dire au langage des yeux. Il s'était arrangé dans le pavillon un observatoire qui, grâce à une disposition de volets, le mettait à l'abri des regards des habitants du rez-de-chaussée. De là, tout en feignant de lire, il ne perdait pas un seul des mouvements de Louise.

Celle-ci avait d'abord paru gênée de cette attention, et avait commencé par changer de place ; elle s'était mise du côté opposé de la fenêtre. En revanche, elle éprouvait souvent le besoin de se lever et de passer devant la croisée, sans doute pour chercher quelque objet nécessaire à son travail.

Aussi ce dérangement de ses habitudes ne pouvait durer. Elle reprit sa première place. Maxime enregistra ce mouvement comme une première victoire. Enhardi par le succès, il crut le moment venu d'entamer le chapitre de la correspondance. La difficulté était de faire parvenir les lettres dans la place. Hector, qui ne quittait pas la boutique paternelle, était un surveillant ombrageux qui n'eût point laissé passer inaperçu le Mercure de Maxime, qu'il se présentât sous la forme d'un commissionnaire ou sous celle d'un facteur de la poste.

Maxime trouva moyen d'éluder cette difficulté. Il savait l'heure à laquelle Louise sortait pour aller porter le repas du père Mathurin. Il soudoya un gamin qui devait l'attendre à son passage sur le quai et lui remettre les poulets incendiaires. Ce fut ce qui arriva. Au premier Louise s'étonna, s'indigna un peu; elle regarda avec un certain effroi l'enveloppe satinée d'où s'échappait un léger parfum. Cependant elle se hâta de rentrer pour l'ouvrir. C'était un coup de dent donné à la pomme, cette pomme fatale

dont toutes les filles d'Eve sont si friandes. Quant au contenu du billet, nous ne l'avons pas vu, mais, comme tous nos lecteurs, nous devinons aisément ce qu'il pouvait être. C'était une simple déclaration d'amour, soumise et respectueuse. Maxime ne demandait rien, ne voulait rien si ce n'est qu'il lui fût permis de continuer à contempler par la fenêtre les traits de l'objet adoré.

Il n'y avait là-dedans rien qui pût effrayer Louise; mais cette modération n'était qu'une manœuvre de la part du tacticien, qui se promettait de suivre la gamme ascendante de la passion. En effet, la seconde lettre, plus accentuée que la première, parlait du bonheur qu'il y aurait à causer d'amour, le soir, sous les grands arbres. — Mais, non, cela était impossible, elle n'y consentirait jamais; il fallait y renoncer. La troisième demandait positivement un rendez-vous.

Cependant que faisait Louise? Son amour-propre avait été d'abord flatté des assiduités de son élégant voisin. Puis, peu à peu, le charme était descendu de la tête au cœur; elle avait commencé à aimer. Les lettres de Maxime la transportaient dans un monde nouveau, inconnu, et partant plein de séductions et de promesses. Elle s'était bien juré de ne jamais répondre, mais elle les attendait avec impatience, les lisait et les relisait avec passion. Ces lettres se succédèrent, de plus en plus pressantes, pendant une

quinzaine de jours. Maxime avait atteint le plus haut diapason de l'amour. Il décrochait les étoiles avec la plus grande facilité. S'il ne faisait pas des vers, c'est uniquement parce qu'il ne savait pas les faire.

En réalité, la résistance avait eu son effe t ordinaire; ce qui n'était d'abord qu'un jeu pour lui était dévenu la principale occupation de sa vie. C'était un amour de tête plus que de cœur, sans doute, mais, par moments, il pouvait se faire illusion.

Cette situation n'était pas sans charmes pour lui. Il se plaisait dans le mystère dont il s'entourait pour cacher sa retraite et ses amours. Il regrettait presque de ne pouvoir revêtir le manteau couleur de muraille et le feutre à larges bords tombant sur les yeux. Il faisait de longs détours et déployait les ruses les plus ingénieuses pour arriver à son jardin sans être aperçu, et quand il refermait la porte sur lui, un sentiment de satisfaction et de bien-être inondait son cœur.

Il montait à son pavillon et s'asseyait près de la fenêtre. Louise était à la sienne, l'attendant; elle lui souriait et lui faisait une petite moue de reproche quand il arrivait plus tard que de coutume. Sans s'être jamais parlé, ils en étaient arrivés à ce point d'intimité.

Maxime continuait à solliciter instamment un rendez-vous ou au moins une réponse. Ses lettres étaient dans la phase du déses-

poir. C'était à tirer des larmes aux yeux les plus secs. Encore un peu, et la perspective du suicide allait se montrer à l'horizon. Maxime écrivait avec une certaine bonne foi, et son imagination montée lui inspirait la chaleur de style nécessaire pour persuader et émouvoir la pauvre Louise. Aussi, le voyant arrivé à un tel point de découragement, elle se fit un cas de conscience de l'y laisser, et se décida à répondre. Sa première lettre fut un aveu. Elle aimait Maxime, mais elle ne pouvait être qu'une sœur pour lui; elle ne pouvait quitter son père; elle ne voulait pas abuser de sa confiance.

La réplique fut brûlante. Maxime y dépeignait, sous les plus chaudes couleurs, les enivrements sans fin d'une vie à deux, d'une vie d'adoration réciproque; les arguments les plus absurdes, — ce sont les meilleurs, — se pressaient sous sa plume. Maintenant qu'il se savait aimé, il ne pouvait être qu'à elle, elle ne pouvait être qu'à lui. La correspondance dura encore une huitaine de jours sur ce ton fiévreux et exalté. Louise fut vaincue. Mais elle ne se rendit pas encore tout de suite, et ce ne fut que le troisième jour après sa promesse formelle, qu'elle se décida à franchir, pour toujours peut-être, le seuil de la maison paternelle.

Elle laissait derrière elle deux désespoirs; elle n'y songea même pas. Sa pensée était tout entière à ce premier et envahissant

amour qui ne laissait place à aucune prévision, à aucun regret. Elle courait éperdue, enivrée, après l'ombre du bonheur qu'elle avait entrevue ; et rien ne pouvait en détacher ses regards. Devons-nous flétrir ou devons-nous admirer tant d'imprévoyance et d'égoïsme ?

La voiture qui emporta les deux amants gagna, comme nous l'avons dit, la partie haute de la ville et s'arrêta à la gare de la rue Verte. Ils en descendirent pour monter dans le train qui partait de Rouen à une heure du matin pour Dieppe, où ils arrivèrent avant trois heures. Un appartement était préparé dans un des hôtels de la ville pour Louise, qui y trouva une femme de chambre.

Le lendemain, grâce à la prévoyance de Maxime, elle avait abandonné la modeste robe d'indienne de l'ouvrière, pour une simple mais élégante toilette qu'elle portait à ravir et comme si elle n'en avait jamais eu d'autre dans toute sa vie. Pauvres filles! pour combien d'entre vous cette robe de soie tant désirée est-elle une robe de Nessus qui vous flétrit et vous consume le cœur; un linceul qui enveloppe votre candeur et votre jeunesse mortes à jamais! Vous ne la quitterez plus, elle s'est attachée à vos os, elle fait partie de vous-mêmes, et lorsque, tuées avant l'âge par le plaisir, vous vous éteindrez sans amis, sans famille, on vous verra, par un suprême effort de coquetterie, ras-

sembler sur vos membres amaigris les plis fanés de votre robe de soie. Qui n'a pleuré à cette scène navrante où Mimi, à son lit de mort, demande son manchon et y plonge voluptueusement ses petites mains?

Mais pourquoi ces tristes pensées quand le soleil, la jeunesse et l'amour ne devraient nous inspirer que de riantes images? Dieppe, au mois de juillet, est un si charmant séjour qu'il semble qu'on doive s'y aimer mieux et davantage que partout ailleurs.

Pendant trois jours, ce fut pour Louise une succession de surprises et d'enchantements. Les moindres choses frappaient son âme neuve; la vue de la mer lui causa une stupeur profonde et presque de l'effroi. Elle était adorable à voir quand le soir, sur le galet, elle fuyait en poussant de petits cris devant la vague qui venait mourir à ses pieds; puis, quand la vague se retirait, elle se rapprochait, comme un enfant qui rôde autour d'un gros chien qu'il a à la fois envie et peur de caresser.

Pendant ces trois jours, si bien remplis pour les deux amants, mais parfaitement vides pour l'historien, Louise ne songea presque pas à ceux qu'elle avait laissés à Rouen. Elle ne voulait pas y songer et chassait bien vite les souvenirs, qui, par moments, se présentaient à son esprit. Et puis, quand un nuage passait sur son joli front, Maxime n'é-

tait-il pas là pour le faire disparaître par un regard, par une caresse?

Cependant, cette lune de miel ne pouvait éternellement durer, et Maxime ne pouvait rester plus longtemps éloigné de ses affaires. Le lendemain de son arrivée, il avait expédié une dépêche à Duplan pour lui dire de se mettre immédiatement à la recherche d'un logement; il n'avait pas encore reçu de réponse. Cette réponse n'arriva que dans l'après-midi du troisième jour de leur résidence à Dieppe. Il fut convenu que l'on partirait le soir même pour rentrer à Rouen dans la nuit.

Le cœur de Louise se serra à cette idée. Retourner à Rouen, c'était se rapprocher de ceux envers lesquels elle avait été coupable, c'était s'exposer à les revoir. Ce fut alors que le sentiment de sa faute commença à lui apparaître, que ses yeux se dessillèrent. — Je suis donc bien coupable, pensa-t-elle, puisque je sens que je ne pourrai pas supporter la vue de ceux qui m'étaient si chers autrefois!

Un incident, futile en apparence, vint encore assombrir ces pensées. Elle se promenait, le visage caché par un voile épais, sur la terrasse des bains, au bras de Maxime. C'était quelques heures avant leur départ. La nuit venait; il était tombé quelques gouttes d'eau, et il n'y avait que très-peu de monde sur la terrasse.

Deux femmes, d'une élégance trop grande

pour n'être pas suspecte, sortirent du pavillon des bains et passèrent à côté du couple amoureux. Louise put distinguer ce fragment du dialogue qu'elles échangèrent en ce moment : — Tiens, dit l'une, as-tu vu? Maxime en bonne fortune. — Voilà donc pourquoi il t'a plantée là!

Maxime avait hâté le pas pour que Louise n'en entendît pas davantage; mais ces seuls mots suffirent à éveiller tristement sa curiosité. — Quelles sont ces femmes? demanda-t-elle. — Je ne sais; il fait nuit et je ne les ai pas bien vues! — Cependant elles te connaissent, puisqu'elles t'appellent par ton nom. — Ce sont sans doute d'anciennes connaissances.

Louise soupira et dit : — Un jour viendra peut-être où je ne serai pour toi qu'une ancienne connaissance!

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle reprit le chemin de Rouen.

CHAPITRE V

LA CHAMBRE VIDE

A six heures du matin, le père Mathurin se leva, alluma sa pipe et vient cogner doucement à la porte de sa fille. Quand Louise était éveillée elle répondait à cet appel; quand elle s'était couchée tard pour termi-

ner quelque travail pressé, elle ne disait rien, et le père Mathurin allait à son bateau sans avoir embrassé sa fille.

Il faut dire que les deux pièces qui composaient le petit appartement du premier, bien que contiguës et communiquant l'une avec l'autre, avaient chacune leur porte donnant sur un petit corridor.

Le père Mathurin, n'entendant aucun bruit dans la chambre de Louise, descendit doucement l'escalier et gagna la cale Saint-Éloi. Deux heures se passèrent. Le père Bourdois était depuis longtemps à l'ouvrage; Hector, toujours plus silencieux, travaillait aussi.

Louise sortait d'ordinaire vers sept heures pour aller faire ses petites provisions. Hector commençait à s'étonner de ne pas l'avoir vue descendre. Il attendit encore une demi-heure, puis il fit part à son père de ses inquiétudes. Peut-être Louise était-elle malade. Le père Bourdois engagea son fils à monter. Hector ne se le fit pas dire deux fois et grimpa lestement l'escalier. La clef était sur la porte de la chambre. Il frappa, et l'on ne répondit pas. Son cœur se serra; il eut le pressentiment d'un grand malheur.

Après avoir frappé une seconde fois, il se décida à entrer. La chambre était vide. Près du lit était une chaise, sur laquelle se trouvaient divers objets de toilette. Les rideaux du lit étaient fermés. — Peut-être, pensa

Hector, n'est-elle pas encore réveillée. Et il n'osait aller jusqu'au lit; il craignait d'être détrompé, et se cramponnait à sa dernière espérance. Il avait raison d'hésiter, il avait raison de craindre; les rideaux écartés lui montrèrent que le lit n'avait pas été défait. Il se laissa tomber sur la chaise, accablé et comme anéanti par la douleur. Il voyait la vérité dans toute son horreur. Louise avait quitté la maison de son père. Pourquoi avait-elle-fui? Pour suivre un homme qu'elle aimait.

De grosses larmes tombaient des yeux du pauvre garçon, pendant que ce raisonnement inflexible se faisait jour dans son esprit. Cependant il voulait douter encore. Il ne pouvait croire à ce fatal dénoûment de toutes ses espérances ; il ne pouvait croire quelle eût quitté pour toujours cette chambre si pleine d'elle-même. La chaise était encore près de la croisée, à sa place habituelle; devant la chaise, la petite table était couverte de travaux inachevés. Le fil, les aiguilles, le dé mignon étaient là attendant Louise qui allait revenir sans doute. Et il prêtait l'oreille, croyant entendre son pas léger dans l'escalier.

Un chiffon de papier était sur la table; Hector le prit d'une main tremblante et essaya de lire, à travers ses larmes, quelques mots tracés au crayon. Ces mots étaient: « *Adieu, mon père, adieu!* » — Il n'y a pas un

souvenir pour moi, pensa Hector. Il était à ce moment près de la croisée, et en portant machinalement la vue au dehors, il aperçut le pavillon d'en face. — C'est lui, s'écria-t-il, c'est cet homme qui me l'a enlevée. Oh! je la lui arracherai! Mais comment? où la retrouverai-je? et si je la retrouvais.... Oh non! il vaut mieux ne pas la revoir.

Cependant, le père Bourdois, resté en bas, s'étonnait du long séjour que faisait son fils dans la chambre de Louise. Il y monta et, en entrant, aperçut Hector, assis sur la chaise près de la croisée, les deux coudes sur la table et la figure cachée dans ses mains. — Eh bien! lui dit-il, qu'est-ce que tu fais donc là?

Hector releva la tête, il pleurait. — Qu'y a-t-il? que s'est-il passé? demanda le père Bourdois.

Hector, pour toute réponse, lui tendit le papier. — Comment! s'écria le digne homme après avoir lu les trois mots tracés par Louise; comment! elle est partie, elle a quitté son brave père. Oh! c'est infâme! — Il en mourra peut-être. — Ah çà! j'espère que tu ne vas pas pleurer longtemps, et que tu te dépêcheras d'oublier cette créature indigne de l'amitié d'un bon et honnête ouvrier comme toi? — Je ferai ce que je pourrai, mon père.

Le père Bourdois descendit en maugréant et en jurant, malgré les prières d'Hector,

qui intercédait pour la coupable, et cherchait des excuses à cette fuite qui le réduisait au désespoir. Il fallait cependant en instruire le père Mathurin, qui allait s'étonner de ne point voir sa fille à l'heure ordinaire. Hector ne se sentait pas ce courage, le père Bourdois non plus. Il fut décidé qu'Hector irait à midi porter son repas à Mathurin, et lui dirait que Louise avait été demandée au magasin, où elle devait rester toute la journée. — Tu lui diras, ajouta le père Bourdois, qu'il vienne manger la soupe ce soir avec nous. Comme ça nous tâcherons de lui apprendre la chose le plus doucement possible. Le père Mathurin trouva l'explication plausible et ne fit aucune observation. Il ne remarqua pas le bouleversement des traits d'Hector, qui, en lui parlant, avait peine à retenir ses larmes.

De midi à quatre heures, Hector resta silencieux dans l'atelier, en proie à un profond accablement. Le père Bourdois ne le troubla pas. A quatre heures, c'est-à-dire au moment où Maxime avait l'habitude de venir au pavillon, Hector vint se mettre sur le seuil de la porte, et, à sa grande surprise, il vit les volets du pavillon ouverts, et un individu installé près de la fenêtre, fumant et lisant, comme Maxime avait coutume de le faire.

La présence de cet individu, dont il ne voyait pas le visage, mais qui avait la taille et l'allure de Maxime, dérangea ses premiè-

res idées. Il ne pouvait croire que le ravisseur de Louise eût l'audace de venir en quelque sorte insulter à la douleur de deux familles. Il rentra dans l'atelier plus indécis, mais non moins découragé. Que lui importait, après tout? Louise était perdue pour lui. Sur ce point, il n'y avait pas d'hésitation possible, et c'était là un aliment suffisant pour sa douleur.

A six heures, le père Mathurin arriva pour prendre son repas du soir. En entrant dans l'atelier, il fut frappé du spectacle qui s'offrit à sa vue. Le père Bourdois était assis sur un établi, les jambes pendantes, les bras croisés et la tête baissée. A côté de lui, sur un escabeau, se trouvait Hector qui remuait machinalement avec un morceau de bois les copeaux amoncelés sur le sol. Il y avait dans cette scène muette un air de tristesse et de désolation qui fit qu'en entrant Mathurin s'écria : — Il est arrivé un malheur! Ses deux amis sortirent brusquement de leurs réflexions et vinrent serrer la main du vieillard. — Où est ma fille? demanda-t-il.

Le père Bourdois balbutia. Hector garda le silence. Tous deux étaient inhabiles dans l'art de mentir et de soutenir un mensonge. Mathurin sortit de l'atelier et monta dans la chambre de Louise. Il n'y remarqua aucune trace de désordre. On eût dit que la jeune fille venait de quitter son travail. Il redescendit un peu calmé. — Elle est sortie, dit-

il; elle est à son magasin. Je suis fou de me tourmenter de la sorte. C'est votre faute à vous. Avec vos figures renversées, vous m'avez fait peur. A-t-elle dit quand elle rentrerait?—Mais non.

Ces réponses furent faites d'une voix si mal assurée que le père Mathurin sentit revenir toutes ses craintes. — Voyons, dit-il, vous me cachez quelque chose. Tout cela n'est pas naturel. Je vais aller au magasin. Et il se dirigea vers la porte.

Hector consulta son père du regard. — Allons, mon vieil ami, du courage, dit le père Bourdois. — Comment, du courage! et pourquoi? — Parce que... parce qu'il y a dans la vie de ces choses inattendues... — Ma fille est morte! — Mais non, mais non, calme-toi, malheureux; Louise n'est pas morte.—Qu'est-ce que tu tiens là, à la main, toi? dit Mathurin à Hector. — Mais, rien.... un bout de papier....

Le vieillard s'élança vers Hector et lui arracha le papier des mains. Il y lut les trois mots tracés par Louise. —Adieu! s'écria-t-il, adieu! Pourquoi me dit-elle adieu? C'est impossible; c'est une plaisanterie. N'est-ce pas, Bourdois, c'est une plaisanterie? Tu ne dis rien. Mais non, elle ne peut m'avoir quitté: j'ai toujours été bon pour elle; je l'aimais tant, et elle avait l'air de bien m'aimer aussi. — Adieu! adieu à moi! Mais hier encore, quand je suis entré, elle était là-haut,

elle m'a embrassé; elle prenait ma vieille tête dans ses petites mains, elle jouait avec mes cheveux blancs. — Mon Dieu, vous savez que je n'ai jamais fait de mal à personne, que j'ai toujours été honnête et bon pour le prochain. Vous n'avez pas voulu m'enlever ma joie, ma consolation, ma Louise bien-aimée.

Le père Bourdois essuyait furtivement une larme ; Hector sanglotait pendant cette scène navrante.

— C'est donc vrai, reprit Mathurin, elle est partie; elle ne se sera pas trouvée assez heureuse avec moi; je ne pouvais que l'aimer. C'est vrai, je suis un pauvre batelier. Je faisais ce que je pouvais, mais ça n'était pas assez. — Vois-tu, Bourdois, elle n'était pas faite, comme nous, pour travailler toute sa vie du matin au soir. Je me disais, quand je la voyais si mignonne, si gentille, que le bon Dieu s'était trompé en la donnant pour fille au pauvre Mathurin.

Il s'était laissé tomber sur une chaise. Hector et le père Bourdois à côté de lui, lui serraient les mains. Tous trois pleuraient.

— Mais il fallait me la reprendre plus tôt ou me la laisser, mon Dieu ! puisque vous me l'aviez donnée. Je m'étais si bien habitué à la voir, à l'entendre, à la sentir autour de moi, que je ne sais plus comment je vivrai maintenant sans elle. A quoi bon vivre ? travailler? J'avais du courage, oui; je ne boudais pas à

la besogne; mais c'était pour rapporter tous les soirs à la petite mon gain de la journée. Qu'est-ce que j'en ferai, à présent?

Et pendant que ces trois hommes gémissaient, la nuit était venue, et les fenêtres du pavillon d'en face s'éclairaient brillamment. On entendit bientôt des éclats de rire, des chansons, des verres qui s'entre-choquaient. C'était Duplan qui inaugurait, avec quelques amis, sa prise de possession du pavillon de la rue des Vignes.

CHAPITRE VI

PREMIERS REGRETS

On se rappelle que Maxime avait fait deux recommandations à son ami Duplan, qui devait d'abord faire acte de présence au pavillon de la rue des Vignes, pour dépister les soupçons des habitants de la maison d'en face, et ensuite trouver un toit pour abriter et cacher à tous les yeux les amours de Louise et de Maxime. Nous venons de voir que la première de ces recommandations avait été suivie.

Quant à la seconde, c'est moins aisé. Il est difficile à un jeune homme, un peu en vue par sa position ou par sa fortune, de dérober à la curiosité de ses amis et même des indif-

férents, une partie, si petite qu'elle soit, de sa vie.

En province, même dans une grande ville, tout le monde habite une maison de verre. Si la morale y gagnait, il n'y aurait à cela que demi-mal, mais elle n'y gagne rien ; les cancans seuls en profitent ; ils fleurissent, ils s'épanouissent, se ramifient avec une exubérance incroyable de végétation. Ils passent par-dessus les murs, si hauts qu'ils soient, dont vous entourez votre vie privée. Cependant, disons-le, on vous tient compte des efforts que vous faites pour cacher certaines irrégularités de conduite ; bien qu'on les connaisse, on vous les pardonne jusqu'à un certain point ; mais on est impitoyable pour celui qui les étale sans scrupule au grand jour, bien qu'au fond le résultat soit le même au double point de vue de la morale et de la notoriété. Seulement, on dit de l'un qu'il sait, et de l'autre qu'il ne sait pas garder les apparences. Les mères de famille font bonne figure au premier et lui jettent plus ou moins leurs filles à la tête ; elles se voilent pudiquement la face quand on parle du second. Et tout cela se fait avec le plus grand sérieux et avec la plus parfaite bonne foi du monde.

Pour en revenir à Duplan, il avait eu la main si heureuse dans le choix de la retraite destinée à Louise, que Maxime pouvait compter, sans exagération, sur huit bons jours de mystère.

Vers quatre heures, quelques jours après son retour de Dieppe, Maxime partit de sa fabrique dans son tilbury. Il arriva à Rouen, suivit les quais, monta la rue Impériale et s'arrêta sur la place Saint-Ouen. Là, il descendit de voiture, remit les guides à son domestique et lui donna ordre de l'attendre, à six heures, au Champ-de-Mars. Il s'engagea dans ce quartier populeux qui s'étend depuis la rue Impériale jusqu'au boulevard, et se retrouva bientôt dans la rue Eau-de-Robec.

Il y avait peu de chances pour qu'il rencontrât dans ces parages quelque membre de la *gentry* rouennaise. Cette rue, un peu négligée des touristes, n'est pas une des moins curieuses de la ville. Bien qu'elle ne présente aucun monument remarquable, elle a dans son ensemble une véritable originalité. Avec ses hautes maisons dont le pied baigne dans la rivière, elle a, au dire des voyageurs, certains traits de ressemblance avec la reine de l'Adriatique; aussi Gustave Flaubert l'a-t-il qualifiée d'ignoble petite Venise. Bien déchue de son ancienne splendeur, elle était autrefois un des plus riches quartiers de la ville. Le gros commerce y avait élu domicile. La fabrication privée du moteur des temps modernes, de la vapeur, s'était établie sur les bords de ce cours d'eau. Aujourd'hui, elle est surtout occupée par des marchands de vieux meubles et de bric-à-brac, et les usines n'y figurent plus qu'en

petit nombre. Toutefois les maisons ont conservé leur ancien caractère. Elles sont hautes et étroites, à toiture surplombant. Beaucoup d'entre elles sont en pierre.

Maxime suivit cette rue dans toute sa longueur. A l'extrémité et dans le voisinage du boulevard, les habitations deviennent plus rares, le mouvement de la population diminue; l'aspect de la rue est plus champêtre. Il s'arrêta à la dernière maison sur la droite, ouvrit la porte avec une clef qu'il tira de sa poche. C'était là que demeurait Louise.

C'était en vérité une charmante retraite. La maison n'avait rien de remarquable comme architecture et comme richesse d'ameublement, mais elle était commode, bien distribuée, et était accompagnée d'un joli jardin. Ce jardin s'étendait jusqu'au petit fossé qui, de ce côté, longe le boulevard. Il devait une physionomie particulière à une vieille muraille, ou plutôt à un fragment de muraille qui le limitait à droite. C'était un des rares vestiges des anciennes fortifications de la ville. Cette masse de maçonnerie affectait une forme circulaire. Elle était crevassée, lézardée ; mais elle était elle-même un véritable jardin, et présentait, depuis sa base jusqu'à son sommet, de nombreux échantillons de la flore champêtre.

Louise vivait là le plus doucement du monde, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être avec ces deux questions qui se présentaient de

jour en jour plus pressantes à son esprit : Que devient mon père? L'amour de Maxime durera-t-il toujours?

Ses journées se passaient rapidement; elle travaillait et elle lisait, elle soignait les fleurs de son jardin, jusqu'au moment où Maxime arrivait. Le plus souvent ils dînaient ensemble. La nuit venue, ils allaient faire quelque promenade sous les grands platanes du boulevard, ou sur la côte Sainte-Catherine. Arrivés au sommet, ils s'asseyaient, et, la main dans la main, contemplaient, sans parler, la ville endormie à leurs pieds, avec ses noires aiguilles se détachant sur l'azur sombre du ciel. Au milieu de ce silence, de ce recueillement de la nature et des hommes, à côté de ce cœur qui ne battait que pour lui, Maxime, l'homme pratique, éprouvait des aspirations inconnues, il entrevoyait confusément des horizons nouveaux. Son scepticisme s'évanouissait. Mais, en même temps, il songeait à ses amis. — Ils me trouveraient bien ridicule, pensait-il, s'ils me savaient à cette heure assis sur l'herbe et regardant les étoiles au lieu de faire ma partie d'écarté au cercle.

Quant à Louise, elle respirait avidement l'air du soir ; une vive sensation de bien-être l'envahissait ; elle n'aurait pas su la définir, elle s'y laissait naïvement aller. Sa pensée flottait indécise et comme dans une espèce d'engourdissement plein de charmes.

Pendant un mois, Maxime fut d'une assiduité exemplaire à la maison du boulevard. Tous les jours il arrivait à quatre heures, comme autrefois au pavillon de la rue des Vignes. Mais cette excitation passagère et forcée, que la nouveauté de sa liaison avait donnée à son imagination, ne pouvait se maintenir plus longtemps. Il commença à faire quelques rares apparitions au cercle, uniquement pour ne pas perdre de vue ses amis. Il n'y restait qu'un instant et s'en allait aussitôt retrouver Louise.

Puis, ses premières habitudes reprirent sur lui plus d'empire. Il en vint à considérer ses visites à Louise comme un devoir; et tout devoir est chose pénible. Il ne s'arrachait qu'à regret à ses anciens plaisirs de jeune homme, et quand il arrivait auprès de Louise, ses allures et son langage se ressentaient de cette contrariété. La pauvre fille fut douloureusement affectée de ce changement qu'elle remarqua bientôt. Cependant, elle ne se découragea pas; elle résolut de lutter jusqu'au bout. Elle sentait bien que la lutte était impossible et qu'elle serait vaincue; mais son amour, à elle, c'était la justification de sa faute; elle s'y cramponnait avec l'énergie du désespoir.

Il lui devenait très-difficile de retenir Maxime auprès d'elle. Il était distrait, préoccupé. Les promenades nocturnes où elle l'entraînait, espérant ranimer en lui les sensa-

tions et les élans des premiers jours, lui causaient un mortel ennui, et le silence qu'il gardait obstinément provenait du vide et non plus de la plénitude de son cœur.

Un jour, elle eut la fantaisie d'aller visiter ce pavillon de la rue des Vignes, cause première de son malheur. Elle décida Maxime à l'y conduire. Elle croyait qu'en se trouvant sur ce théâtre des premiers moments de leurs amours, il se souviendrait mieux de tout ce qu'elle avait alors donné et perdu pour lui; c'était remuer en vain des cendres éteintes depuis longtemps. Donc, un modeste fiacre vint la prendre une après-midi et la conduisit avec Maxime à la porte du jardin qui donnait sur la petite ruelle parallèle à la rue des Vignes. Ils entrèrent tous deux, elle très-émue de se trouver si près de la maison paternelle, lui machinalement, et comme un homme qui obéit à un caprice de femme parce qu'il ne peut faire autrement.

Le jardin avait été abandonné depuis le départ de Maxime. Le gazon commençait à reprendre possession des allées; les quelques rosiers apportés par le jardinier avaient été dévastés par des mains profanes. Ils arrivèrent au pavillon et montèrent le petit escalier qui y conduisait. Le cœur de Louise battait plus violemment. En entrant, ils trouvèrent une table dressée et couverte des restes d'un festin ou plutôt d'une orgie. La nuit précédente, Duplan avait en effet convoqué

au pavillon quelques connaissances des deux sexes, et l'on avait fait bombance jusqu'au matin ; les cartes étaient encore éparses sur un coin de la table, telles que les avait jetées le joueur malheureux qui avait perdu la dernière partie.

Ce tableau attrista Louise; elle pensa que Maxime n'aurait pas dû permettre qu'on souillât ce lieu qu'elle regardait comme un sanctuaire. Maxime contempla la scène d'un œil de regret ; on s'était amusé sans lui.

Cependant Louise s'était approchée de la fenêtre qui donnait sur la rue, et avait entr'ouvert les volets. Elle voyait distinctement ce qui se passait dans la maison d'en face, sans que toutefois on pût la voir elle-même. Ses yeux se portèrent naturellement vers la fenêtre de sa chambre. Elle y aperçut, assis à la même place qu'elle occupait autrefois, le père Mathurin qui avait bien vieilli depuis six semaines. Sa tête blanche s'était courbée; son regard s'était éteint. Il y avait sur sa physionomie une expression de profond abattement et d'incurable mélancolie. Louise le vit se lever, prendre une cruche et arroser le petit jardin qui poussait sur la croisée. Le vieillard se rappelait qu'elle avait aimé ces fleurs; il les aimait et les soignait en souvenir d'elle. Peut-être aussi espérait-il qu'elle reviendrait un jour, et il pensait qu'elle serait heureuse de retrouver son parterre encore vert et florissant comme elle l'avait quitté.

Cette attention du vieillard, ce soin en apparence puéril, mais où il y avait tant de douleur et de poésie, firent jaillir des larmes des yeux de Louise.

Maxime, pendant ce temps, avait allumé un cigare, et nonchalamment étendu sur le canapé, lisait un journal oublié sur la table.

Au rez-de-chaussée, dans l'atelier de menuiserie, Louise ne vit que le père Bourdois qui travaillait silencieusement. Hector ne s'y trouvait pas.

La maison et ses habitants avaient un aspect morne et désolé. On sentait que le malheur avait passé par là. Ce fut alors que Louise fit sur elle-même un triste retour. Pour quelques moments d'une rapide ivresse déjà dissipée, elle avait sacrifié le bonheur de trois existences. Elle avait peut-être abrégé les jours de son pauvre père; elle avait désespéré Hector, ce brave cœur, ce courageux ouvrier, qui avait sans doute abandonné l'atelier pour chercher l'oubli dans les cabarets. Pour elle, elle savait tout ce qu'elle souffrait, tout ce qu'elle souffrirait encore. Sa vie était brisée. Elle n'avait pas même la consolation de voir son amant heureux par elle. De jour en jour elle sentait se relâcher davantage le nœud fragile qui l'unissait à elle. Encore une secousse et le nœud était rompu.

Comme elle s'était abusée! Comme elle avait été aveugle! Combien elle regrettait le

temps où elle entrait souriante et le front levé dans cette maison qu'elle regardait aujourd'hui cachée et rougissante. Il était trop tard maintenant pour y rentrer. Et d'ailleurs, y retrouverait-elle le repos du cœur, la satisfaction de la conscience qu'elle avait perdus pour jamais!

Maxime commençait à s'impatienter de cette longue séance. — Est-ce fini? demanda-t-il. — Oui, mon ami, répondit Louise. — Nous pouvons partir? — Quand tu voudras.

Toutefois, avant de partir, Louise promena un dernier regard autour d'elle, et remarqua, dans un angle, sur une étagère, un coffret en bois sculpté. Elle le prit et le regarda. — Ce coffret est fort joli, dit-elle. — Oui, c'est un Tahan. — Tu me permets de l'emporter? — Certainement. — Tiens, il est fermé. Il y a quelque chose dedans. — Les coffrets ont été faits pour cela. — Sans doute ; mais c'est peut-être quelque chose que je ne dois pas voir. — Si, vraiment. Tiens, voici la clef. Ce coffret contient les quelques lettres que tu m'as écrites. — Eh bien! j'y mettrai, moi, les tiennes. Il sera à nous deux, si tu le veux bien. — Je ne m'y oppose pas ; mais ce sont des enfantillages. Nous n'en sommes plus là, Dieu merci! — Nous en sommes même bien loin, hélas!

C'est ainsi que, dans chaque conversation, Maxime, par quelque parole dite à la légère, et sans aucune intention méchante, trouvait

moyen de froisser cruellement la pauvre fille. Sa raillerie ne respectait rien et détruisait l'une après l'autre toutes les illusions qui vivaient encore dans le cœur de Louise.

Après une courte promenade dans le jardin, Louise remonta en voiture et rentra chez elle, plus triste et plus découragée que jamais. Maxime, de son côté, s'en alla pédestrement à son cercle, passer une heure en attendant le dîner.

CHAPITRE VII

RAPPROCHEMENT

Il y avait plus de deux mois que durait la liaison de Louise avec Maxime, et elle n'était plus un mystère pour les amis du jeune homme. La curiosité, vivement excitée, avait voulu une satisfaction aussi complète que possible, et c'était sans doute à quelque espionnage officieux que l'on devait au cercle la connaissance de la retraite de Louise. D'ailleurs Maxime, à mesure qu'il avait trouvé moins d'attrait dans ses amours, avait pris moins de soin pour les cacher, et il ne s'offensait pas qu'on lui en parlât.

Une seule chose manquait au bonheur de ses amis. Ils n'avaient jamais vu Louise, qui ne sortait que rarement et toujours le soir. C'était la première fois qu'un pareil scandale

se produisait et qu'un des leurs gardait pendant deux mois une maîtresse aussi absolument invisible. On ne faisait pas mieux en Turquie. Aussi la conversation revenait-elle souvent sur ce sujet, et Maxime était-il en butte à de nombreuses questions, toujours plus pressantes.

En quittant le pavillon, avons-nous dit, il se rendit au cercle de la rue aux Ours. — Diable, Maxime, lui dit Renard, tu te déranges; tu viens au cerle avant dîner. — Il a congé, dit un autre.

Tous les regards se tournèrent vers Maxime, et ce fut un feu roulant de quolibets et de reparties qu'il supporta en souriant et avec un certain sentiment de supériorité.

Il voyait bien qu'au fond de tout cela il y avait un peu d'envie de la part de ses bons amis, réduits, pour la plupart, aux bonnes fortunes banales, connues et cotées sur place, qui défrayent la jeunesse rouennaise.

C'est en effet une histoire bien triste, bien décolorée, que nous aurions à raconter si nous voulions retracer la carrière amoureuse de certains de ces jeunes gens qui sont l'orgueil de leurs familles. Les péchés de jeunesse ! nous n'avons point l'austérité du moraliste et le courage nous manque pour les condamner. Mais nous les voudrions entourés d'une auréole d'idéal et de poésie. Nous voudrions que ces premières aspirations du cœur qui s'ouvre à la vie et à l'amour laissassent

du moins après eux un souvenir rafraîchissant dans lequel viendrait se réfugier, de temps en temps, l'homme fatigué et le vieillard retiré de la lutte du monde.

Regards échangés, mains furtivement pressées, premiers aveux murmurés d'une voix tremblante, rendez-vous promis, fièvres de l'attente, promenades au fond des bois, au bord des ruisseaux, marguerites effeuillées, une robe blanche qui court dans l'herbe, un chapeau de paille qui se détache, amour, jeunesse, nature; — quels poëmes! quels souvenirs!

Ou bien la scène change : c'est un boudoir coquet, parfumé, c'est l'élégance dans le luxe, ce sont de fins et joyeux soupers où l'esprit petille dans les têtes comme le champagne dans les verres; c'est la gaieté, le rire, la chanson; c'est cette charmante ivresse causée par le parfum des fleurs, l'éclat des lumières, le cliquetis des mots et l'enchantement des yeux.

De tout cela, que nous reste-t-il? Vers quelles idoles montent les premiers transports de nos cœurs de vingt ans? Dans quel terrain jetons-nous ces semences précieuses que nous ne retrouverons plus? Nous avons des amours en commandite; nous avons des adorations pour des idoles qui ont déjà plusieurs générations de fervents. Nous avons des soupers en cabinets particuliers où l'esprit est frelaté comme le vin, et d'où l'on

sort la langue épaisse, la tête lourde, regrettant son lit. Nous avons des promenades honteuses dans un fiacre sordide, avec un cabaret pour but. Nous n'avons pas de jeunesse, et si nous faisons des folies, nous n'avons pas l'excuse de la passion.

On comprendra facilement que Maxime, qui avait jusqu'alors roulé dans l'ornière commune, devînt un objet de jalousie pour ses amis, du moment où il paraissait en sortir. Les hommes sont ainsi faits qu'ils se consolent volontiers d'être privés de biens dont personne ne jouit; mais, quand un plus heureux s'en empare, tous se révoltent et se croient en droit d'y prétendre.

— Quand donc nous montreras-tu ta belle inconnue? dit un jeune homme qui préparait un bitter avec toute la précaution qu'exige une telle boisson. — Tu nous feras croire qu'elle est laide, dit un autre qui laissait tomber avec un soin méthodique les premières gouttes d'eau dans un verre d'absinthe. — C'est peut-être une négresse, exclama un troisième. Des éclats de rire accueillirent cette charmante plaisanterie. — Vous seriez donc bien heureux de la voir? reprit Maxime. — Est-ce que nous la connaissons? — Avouez, messieurs, dit Duplan, que vous êtes intrigués. — Comme une pièce de Scribe. — Eh bien! reprit Maxime, je ne dis pas qu'un de ces jours..... — Ah! bravo! bravo! s'écria-t-on de toutes parts.

Renard garda seul le silence, et haussa les épaules. Maxime remarqua ce mouvement. — Qu'as-tu encore à dire, toi, Desgenais? demanda-t-il. — Très-peu de chose, si ce n'est que tu ne vaux pas mieux que tes nobles amis. — Des exclamations bruyantes interrompirent Renard. — On m'interroge, reprit-il, je réponds. Je réponds à Maxime qu'il est un maladroit de céder à votre curiosité et de ne pas garder son bonheur pour lui. — L'amour est ami du mystère! fredonna un des assistants. — Je dis que, s'il n'est pas un maladroit, il est plus malheureux encore, parce que, en consentant à l'exhibition ridicule que vous réclamez, il me prouve qu'il n'aime plus sa maîtresse, qui est très-digne d'être aimée. — Comment le sais-tu? la connais-tu? — Non, je ne la connais pas, et je suis probablement le seul qui n'ait point cherché à la connaître; mais je dis qu'une femme qui se conduit comme elle, qui vit dans la retraite, sagement, qui ne veut point faire parler d'elle ni de ses toilettes, je dis que cette femme est digne d'être aimée, parce qu'elle aime, et que, comme dit Desgenais, le vrai, le premier, « on n'est pas aimé tous les jours. »

Ces paroles furent saluées par des applaudissements ironiques. Toutefois, elles firent réfléchir Maxime. Elles étaient en effet la peinture exacte de sa situation. Il reconnaissait que Louise était parfaitement digne d'ê-

tre aimée; mais il reconnaissait aussi qu'il ne l'aimait plus.

Des conversations de ce genre se renouvelaient toutes les fois que Maxime se trouvait avec ses amis. Il devait succomber à leurs instances, à leurs railleries. D'ailleurs, Louise était jolie; elle ne pouvait que lui faire honneur et lui procurer, à défaut d'autres, des satisfactions d'amour-propre.

Il se passa toutefois encore quelques jours avant qu'il ne mît à exécution le dessein qu'il avait formé de présenter Louise à ses amis. Il attendait une bonne occasion. Un jour enfin, c'était dans les premiers jours de septembre, il arriva chez Louise de bonne heure, et annonça qu'il resterait à dîner. Il y avait longtemps que cela ne lui était arrivé. Il était d'ailleurs d'une humeur charmante.—Louise, lui dit-il, te serait-il agréable de venir ce soir au théâtre des Arts?—Tu sais, répondit-elle, que je n'en ai jamais manifesté le désir. Je suis heureuse et tranquille chez moi; je suis habituée à ma solitude. — Il faut prendre quelques distractions; tu n'es jamais allée au théâtre, cela t'intéressera beaucoup. — Si cela peut te faire quelque plaisir, j'irai; mais tu sais que je n'aime pas à être vue. — Ne crains rien; j'ai loué pour toi seule une baignoire, où tu seras parfaitement invisible! Il ne faut pas toutefois que cela t'empêche de faire un peu de toilette.

Louise, à la vérité, et dans les dispositions

d'esprit que nous lui connaissons, avait nécessairement accueilli sans enthousiasme les ouvertures de Maxime. Elle n'était pas encore arrivée à cette période où le cœur cherche à s'étourdir, soit parce qu'il souffre, soit parce qu'il est vide. Cependant elle était heureuse du changement momentané qui s'était opéré dans les manières de Maxime, et elle craignait, si elle résistait, de lui fournir un prétexte de reprendre sa taciturnité ordinaire. Elle se mit donc à sa toilette sans faire d'objection. On devait partir après le dîner pour le théâtre.

Sa toilette ne fut pas longue; elle ignorait, la gracieuse enfant, les artifices en usage dans le monde de la galanterie et aussi dans l'autre; elle n'en avait pas besoin. A sept heures Maxime la fit monter en voiture, la conduisit au théâtre, la plaça dans une baignoire au fond de la salle, et la laissa quelques minutes avant le lever du rideau, pour aller faire un tour à son cercle et prendre quelques dernières dispositions.

Son projet était, après la représentation, de donner à quatre ou cinq de ses amis un souper que Louise présiderait. Il avait dans ce but retenu un salon dans un des restaurants du Cours. Il allait au cercle rappeler l'invitation déjà faite à ses convives. Ajoutons que Louise ne devait pas être à ce souper la seule personne de son sexe. Maxime lui avait caché jusqu'à présent cette partie

de ses projets. Il se réservait de la lui apprendre dans le courant de la soirée.

Au moment où il sortait du théâtre, il se heurta légèrement sur la place des Arts contre un individu portant un costume d'ouvrier, qui venait en sens contraire. Il regarda rapidement cet homme, dont la figure ne lui était pas inconnue, mais qu'il avait vu sans doute dans des circonstances qui étaient sorties de sa mémoire.

Cet homme n'était autre qu'Hector Bourdois, le fils du menuisier de la rue des Vignes. Comment se trouvait-il , à pareille heure, dans ce quartier de la ville ?

Hélas ! depuis le départ de Louise, Hector n'était plus l'ouvrier laborieux et rangé que nous avons connu au commencement de cette histoire. Ce n'était pas qu'il fût devenu débauché. Le pauvre garçon, tout entier à sa douleur, ne songeait pas à s'en distraire. Seulement, le séjour de la maison paternelle lui était intolérable. Là, tout lui parlait de Louise, tout lui rappelait, à chaque instant, la perte irréparable qu'il avait faite de ses espérances de bonheur. Il se mettait à son établi ; mais bientôt l'outil lui tombait des mains, et il sortait, il parcourait la ville, espérant retrouver la trace de Louise, l'entretenir un instant. Il regardait dans toutes les voitures, et quand, au coin d'une rue, il apercevait une femme, ayant la taille et la tournure de Louise, son cœur battait à tout

rompre dans sa poitrine, et il se sentait défaillir. Il avait ainsi éprouvé bien des déceptions, et il commençait à croire que Louise n'habitait plus Rouen. Cette dernière pensée acheva de le décourager. C'était comme une nouvelle séparation, séparation définitive, qui lui ravissait le dernier espoir qu'il eût conservé.

Le jour dont nous parlons, il avait encore un autre motif de tristesse, et il errait depuis le matin dans la ville sans oser rentrer à la maison de son père. Il s'arrêta sur la place des Arts, après sa rencontre fortuite avec Maxime, et regarda machinalement ce mouvement qui se fait toujours autour d'un théâtre au moment où la représentation va commencer.

On faisait queue, on se pressait, on se poussait; les sergents de ville faisaient ranger le monde. Il y avait évidemment une soirée intéressante. L'affiche annonçait une représentation du *Trouvère* pour le troisième début d'un ténor, dont le talent était l'objet de vives controverses de la part des habitués. On s'attendait à une lutte très-chaude entre ses partisans et ses adversaires; déjà aux représentations précédentes des manifestations s'étaient produites dans les deux sens; il y avait eu polémique dans les journaux. Tous ceux donc qui, à Rouen, s'occupaient de choses théâtrales s'étaient donné rendez-vous ce soir-là dans la salle des Arts.

Sept heures et demie approchaient, la queue diminuait, les abonnés arrivaient tranquillement, les heureux mortels entraient tout droit, sans être assujettis à aucune formalité comme la vile multitude.

Hector s'apprêtait à s'en aller, quand il fut abordé par un individu d'assez mauvaise mine, au chapeau graisseux, à la redingote râpée, qui lui adressa familièrement la parole.

— Hé! l'ami, lui dit-il, cela vous tente; vous voudriez bien entrer. — Entrer où? demanda Hector. — Au théâtre, parbleu! — Ma foi, non, je vous jure. — Le fait est que jamais cette idée ne s'était présentée à l'esprit d'Hector. — Allons donc! reprit l'homme; seulement, je sais bien que la poche n'est pas toujours bien garnie. On connaît ça. Mais il y a moyen de s'arranger. Si vous voulez nous donner un coup de main, je vous ferai entrer pour rien. — Hector, dans sa complète ignorance des choses théâtrales, ne comprenait pas un traître mot au langage de son interlocuteur. — Comment ça? répéta-t-il machinalement, vous donner un coup de main! — Eh oui! il faut que nous fassions réussir le débutant; vous avez des mains solides, vous faites bien mon affaire; est-ce dit?

Hector n'était pas plus avancé qu'auparavant, mais comme cette histoire de ténor ne l'intéressait pas, il allait s'éloigner, quand une idée lui traversa l'esprit.

Il pensa qu'il n'était pas encore entré au théâtre, que peut-être il y rencontrerait Louise. Il se décida sur-le-champ et répondit à l'homme qu'il acceptait sa proposition. L'homme au chapeau graisseux, que tous nos lecteurs auront reconnu pour un entrepreneur officiel ou officieux de succès dramatiques, conduisit Hector au contrôle, dit deux mots à l'oreille du contrôleur, qui le laissa passer. C'est ainsi que, pour la première fois depuis leur séparation, Hector et Louise se trouvaient, sans le savoir, rapprochés l'un de l'autre.

CHAPITRE VIII

LE TROISIÈME DÉBUT

Louise n'était jamais entrée dans une salle de théâtre; aussi son étonnement fut-il profond quand, restée seule dans sa baignoire, elle promena ses regards autour d'elle. Sa première impression fut pénible. Les conversations, les interpellations, les portes qui s'ouvraient, se fermaient, tous ces bruits qui se produisent dans une salle avant le lever du rideau, formaient une rumeur assourdissante qui, jointe à la chaleur et au manque d'air, lui causa tout d'abord un violent mal de tête.

Devant elle s'étendait le parterre, rempli au-delà de toute expression de spectateurs

pressés qui s'agitaient, se plaignaient, se disputaient. C'était comme un océan de têtes, océan houleux, marée humaine. C'était comme un champ d'épis sur lequel passe un vent d'orage, et qui s'abaisse et se redresse en ondulations prolongées.

Il faut vraiment que le théâtre ait bien de l'attrait pour que beaucoup de gens se résignent, pour les plaisirs qu'il procure, à rester quatre heures debout, serrés les uns contre les autres, ballotés, étouffés, dans un espace où l'air atteint son maximum de raréfaction. Une seule raison peut expliquer ce courage. Il faut payer pour jouir de ce sort fortuné qui fait rêver à celui des harengs empilés dans un baril. Si seulement on condamnait un garde national réfractaire, par exemple, non pas à six heures d'hôtel des haricots, mais à quatre heures de parterre debout, un soir de grande représentation, vous verriez le coupable, plutôt que de subir ce châtiment, se jeter, à l'instar des bandits corses, dans les maquis du Boisguillaume et de Canteleu, et entrer en lutte ouverte avec la société. Vous verriez qu'il préférerait

L'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Vous verriez enfin des pétitions se signer pour le rétablissement de la torture.

Au-delà de cette zone, oubliée par le Dante

dans son Enfer, et dont la vue causait à Louise un involontaire effroi, se trouvaient les régions les plus sereines des stalles et de parquet. On y voyait, debout et le dos tourné à la scène, des jeunes gens gantés de frais, promenant leur jumelle indiscrète sur les loges, et faisant sortir par un léger mouvement de bras leurs manchettes ornées de volumineux boutons. Bien qu'à ces places les jeunes gens fussent en majorité, il s'y trouvait aussi des vieillards et des femmes.

Toute cette partie de la salle, les stalles et le parquet, contenait alors ce qu'on était convenu d'appeler la partie éclairée du public, autrement dit, les abonnés, les spectateurs influents et dont l'opinion avait le plus de poids pour l'admission ou le refus des artistes.

De la place où elle se trouvait, Louise ne voyait qu'une très-petite portion des premières. Quant aux secondes, elles lui étaient complétement cachées.

En dépit de la chaleur et de la gêne, il y avait sur tous les visages une expression non équivoque de satisfaction. On se frottait moralement les mains. Le caissier, un homme imbu des saines traditions, devait se les frotter physiquement.

Cependant Louise avait peine à concilier ce contentement général avec les fragments de conversation qui arrivaient jusqu'à son oreille.

— Ça va joliment chauffer. — Il y aura du tirage. — La direction veut le faire recevoir. — On dit qu'il y a beaucoup de claque. — Oui, mais nous sommes là. — Vous avez votre instrument? — Je crois bien : il a déjà vu le feu ! — On dit que s'il y a trop d'opposition on fera évacuer le parterre. — Et les droits du public? — Mais il paraît qu'il a du talent! — Allons donc! il est tombé à Carpentras. — Et puis, c'est un poseur. — Ça, c'est vrai ; je l'ai vu au café, il m'a déplu. — Ces artistes, ça se croit au-dessus de tout le monde. — Il faut lui donner une leçon. — Il verra ce que c'est que le parterre de Rouen ! — Nous avons sifflé Talma! — Ce n'est pas le plus beau de votre affaire. — Monsieur est pour le ténor? — Je suis pour voir le spectacle. — Il est de la claque. — Dites tout de suite que je suis un mouchard. — On ne sait pas !

Un incident vint interrompre cette conversation, qui menaçait de s'envenimer et qui avait plongé Louise dans des perplexités sans fin. L'heure fixée pour le commencement du spectacle était passée depuis deux minutes, et des murmures de mécontentement se faisaient entendre. Bientôt les pieds et les cannes s'unirent pour battre, avec un ensemble formidable, la mélopée des *Lampions*, que traversait par moments un coup de sifflet aigu, comme l'éclair traverse un ciel orageux. Un nuage de poussière monta

jusqu'au lustre et en obscurcit la clarté.

Cependant le chef d'orchestre, cédant à cette pressante invitation, leva son archet, et le silence se rétablit comme par enchantement. Le spectacle de la scène allait interrompre momentanément celui de la salle. Après l'introduction, la toile se leva. L'attention de Louise fut dès lors exclusivement absorbée par la musique et par les acteurs. Nous n'essayerons pas d'analyser les impressions multiples qu'elle subissait. Quand on songe à tout ce qu'il a fallu de siècles et de génies dans tous les genres pour produire ce résultat prodigieux de l'esprit humain, la représentation d'un opéra; quand on réfléchit au concours d'efforts, de talents qu'exige ce spectacle, dont un pauvre diable peut jouir pour quinze sous, on est saisi d'un profond étonnement, on éprouve une admiration sans limite.

Nous ne faisons pas ces réflexions, nous qui sommes habitués dès l'enfance à cet ensemble magnifique de chant, de musique, de lumières, de costumes, de décorations, de machines; nous qui nous rendons compte de ces rouages sans nombre qui manœuvrent avec tant de facilité apparente. Mais quelle impression doivent-ils produire sur un esprit qui n'en a aucune notion jusqu'à présent, et qui se trouve tout à coup admis à en contempler les merveilleux effets!

Le premier tableau se passa sans encom-

bre. Mais, au second, à l'apparition de Manrique, les hostilités commencèrent. L'artiste qui le représentait était un grand gaillard de belle prestance, qui se drapait élégamment dans son manteau rouge et remplissait bien la scène.

Ses amis l'applaudirent vivement à son entrée en scène. Ses adversaires protestèrent par des sifflets contre les applaudissements. L'orchestre s'arrêta, et, au grand étonnement de Louise, la représentation fut momentanément interrompue. Elle ne s'expliquait nullement la cause de ce tumulte, ne comprenant pas que des gens prissent plaisir à faire du tapage au lieu d'écouter tranquillement la représentation. Elle ignorait que pour la plupart des spectateurs le tapage était le principal et la pièce l'accessoire.

En effet, si l'exécution d'un opéra est une des merveilles les plus accomplies de notre civilisation et pouvant nous donner la plus haute idée du génie humain, les spectateurs sont là pour nous ramener souvent au sentiment de notre barbarie primitive, dont nous avons bien de la peine à secouer les chaînes.

Cependant les interpellations se croisaient dans la salle. — Il est défendu de siffler avant la fin. — N'applaudissez pas, nous ne sifflerons pas. — A bas la cabale ! — A bas la claque !

Louise vit bientôt tous les regards se tourner vers un individu qui se tenait debout à

l'extrémité du balcon des premières, et qui faisait de grands gestes pour imposer silence à la foule. C'était un vieillard, et du haut de son balcon, il ressemblait un peu à un prédicateur qui, de la chaire, étend les bras sur son auditoire.

On disait dans la salle : — Le commissaire de police veut parler. — Laissez-le parler ! — On n'interrompt pas comme cela une représentation. — Nous avons payé pour entendre de la musique. — Vous intimidez l'artiste ! — Comment voulez-vous le juger au milieu d'un pareil vacarme ? Des tricornes commençaient à poindre à l'horizon du parterre, où l'effervescence était à son paroxisme.

On se rappelle qu'un des personnages de notre histoire, Hector Bourdois, y avait été introduit sans trop savoir comment. Il était resté dans le fond, près de la porte, ne pouvant avancer davantage à cause de la foule, et il avait en vain essayé de regarder autour de lui. C'était à peine s'il entrevoyait, pardessus les têtes qui se trouvaient devant lui, les frises de la scène.

Il était là, complétement indifférent au tumulte, quand il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna et reconnut le chapeau graisseux qui l'avait fait entrer. — Eh bien ! camarade, lui dit l'homme à voix basse ; vous n'êtes pas ici pour flâner ; il faut jouer des mains. Hector le regarda avec stupéfaction. — Est-ce que vous croyez que je vous ai fait

entrer pour vos beaux yeux? — Que faut-il donc faire? — Applaudir, parbleu! — Applaudir! quoi?

En ce moment, quatre ou cinq sergents de ville pénétraient ou s'efforçaient de pénétrer dans le parterre; mais la foule ne s'ouvrait pas, et, pour ne pas s'en retourner les mains vides, ils empoignèrent les premiers qui se présentèrent. Hector fut du nombre. En vain il protesta; il fut conduit militairement à la porte, où on le laissa.

Cette exécution ramena un peu de calme dans l'assistance, et le commissaire de police put parler. Il rappela le règlement qui interdisait toutes les marques d'approbation ou d'improbation pendant la représentation, et menaça, si le bruit se renouvelait, de faire évacuer le parterre.

Des applaudissements, mêlés de quelques coups de sifflets, accueillirent les paroles de l'agent de la force publique, et, à la grande joie de Louise, la représentation put continuer. Les acteurs, qui faisaient fort triste figure en scène pendant cet incident qui n'avait pas duré moins de cinq minutes, reprirent leurs rôles à l'endroit où ils l'avaient laissé. Le premier acte s'acheva.

Pendant l'entr'acte, Maxime vint voir Louise dans sa loge et lui dit: — Nous irons souper après le spectacle; je viendrai te prendre. Il ne crut pas nécessaire de dire que des convives étrangers seraient de ce souper.

Louise ne fit pas d'objection et Maxime alla prendre sa place aux stalles, à l'extrémité droite, où se trouvaient plusieurs membres du cercle, entre autres Duplan et Renard. Ce coin était un foyer d'opposition assez vif. C'était la fine fleur du dilettantisme rouennais.

Tout le monde est accessible à un certain ordre de beautés musicales. Il n'est personne qui ne soit ému par le *Miserere* du *Trouvère*, qui ne soit charmé par les exquises mélodies de la *Dame blanche*. En dehors de cette impression générale que cause l'audition de la bonne musique, le simple et modeste amateur se déclare incompétent. Il lui suffit d'éprouver un plaisir; il ne cherche pas à l'analyser, il sent qu'il ne le pourrait pas. S'il a du bon sens, il ne se fait aucun scrupule de reconnaître cette infériorité ; il n'en rougit pas plus que de son ignorance en matière de cordonnerie, bien qu'il soit sensible aux charmes d'une chaussure bien faite.

Il n'en est pas de même des prétendus dilettanti dont nous parlons. Ils n'ont aucune honte de ne pas savoir un métier quelconque qu'ils n'ont point appris ; mais ils se formaliseraient et se fâcheraient fort si vous leur disiez qu'ils ne sont point connaisseurs en musique, bien qu'ils ne l'aient point apprise. Ils ne peuvent donner d'autre preuve du savoir qu'ils affectent qu'une sévérité aussi absolue qu'inconséquente, et ils ne se font pas faute d'en user.

Le reste de la représentation se passa à peu près tranquillement. Il y eut bien des rires ironiques, des murmures désapprobateurs ; mais comme les applaudissements se taisaient, les sifflets n'avaient aucune raison de se faire entendre. Ils gardaient tous leurs moyens pour la fin.

Louise put donc écouter, sans être troublée, la magnifique partition de Verdi. C'était une première initiation assez difficile à supporter, aussi n'assurons-nous pas que son plaisir fût complet. Elle était transportée dans un monde si nouveau, ses sensations étaient si singulières que, par moments, elle éprouvait comme un vertige et perdait la notion exacte de son existence. Tout ce monde étrange qui s'agitait sur la scène, ces chevaliers aux brillantes armures, ces femmes traînant leurs jupes brochées d'or, ces palais, ces jardins, ces rochers, ces chants d'amour et de haine, cet orchestre gémissant comme des sanglots, éclatant comme des fanfares ; — tout cela lui semblait être une vision qui allait s'effacer et disparaître. Elle était haletante, oppressée, comme l'homme endormi qui s'agite sous le poids d'un cauchemar jusqu'à ce qu'une main amie vienne le réveiller.

Quand le rideau se fut baissé sur la dernière imprécation de la bohémienne, Louise pensa que la pièce était finie. Cependant personne ne faisait mine de partir. C'est qu'au contraire la pièce, la véritable pièce, celle

qui amène toute cette foule, allait seulement commencer.

Le rideau se leva de nouveau et Louise vit apparaître un monsieur en habit noir et cravate blanche qui prononça quelques paroles qu'elle n'entendit pas. Alors se déchaîna une tempête effroyable auprès de laquelle la première n'était qu'une brise printanière.

Louise crut sa dernière heure arrivée; elle crut que le théâtre allait s'écrouler. Le bruit était vraiment insoutenable. Sifflets et applaudissements se maintenaient avec une égale énergie. C'était de la rage, de la frénésie, du délire. Il y avait dans ces sifflets, pour une oreille exercée, des variations incroyables de tonalité. Les uns étaient aigus et perçants, c'étaient les ténors; les autres avaient un son plus grave et plus étendu; c'étaient les basses. D'autres procédaient par vibrations intermittentes; ils chevrotaient; d'autres enfin étaient accompagnés d'une sorte de roulement et lançaient les notes par cascades. Il y avait des modulations insensées, des airs qui ne seront jamais notés. C'était une symphonie atroce, comme celle que seront condamnés à entendre, en enfer, les musiciens et les chanteurs qui, dans ce monde, ont vécu en mauvaise intelligence avec la mesure.

Ceux qui applaudissaient commençaient à se fatiguer d'une lutte évidemment inégale. Ils suppléaient à leurs mains défaillantes par

les cannes et par les pieds. Il y avait des moments où les deux partis, épuisés, concluaient une trêve tacite. Il se faisait un silence relatif, pendant lequel un spectateur des secondes imitait avec succès le cri de différents animaux de basse-cour. C'était un soliste. Puis un applaudissement isolé se faisait entendre. Alors les sifflets recommençaient avec fureur, les applaudissements reprenaient avec une vigueur égale. On ne pouvait prévoir le terme de la lutte.

Il y avait au parquet deux jeunes gens qui, depuis la fin de la pièce, n'avaient cessé, l'un d'applaudir, l'autre de siffler.— Je n'en peux plus, les bras me manquent, dit le premier à son voisin. — Et moi, je suis à bout d'haleine.— Eh bien ! faisons un échange, je vais siffler et tu applaudiras. Le résultat sera le même. Cet arrangement original fut adopté.

Cependant Louise, dans sa loge étroite et basse, souffrait horriblement du bruit, de la chaleur et de la poussière. Elle avait la tête en feu; elle attendait avec impatience que Maxime vînt la chercher. Maxime, quant à lui, était au plus fort de la mêlée, et se faisait remarquer parmi les adversaires les plus acharnés de l'artiste.

Enfin, après une demi-heure de cette scène atroce, le commissaire de police profita d'un moment d'épuisement général pour annoncer que l'artiste était admis. Des protestations se firent entendre; on appela le régisseur. Bref,

il fallut éteindre les lumières pour que le public se décidât à quitter la place.

Pendant une demi-heure encore les environs du théâtre furent agités. Des coups de sifflets prolongés retentirent dans la rue Grand-Pont, comme ces fusées oubliées qui partent après le bouquet d'un feu d'artifice. Il y eut des conciliabules animés sur le cours Boïeldieu, et les cafés des environs virent s'accroître d'une manière inusitée la consommation des chopes, impuissantes à rafraîchir tant de gosiers altérés.

Ce soir-là, chacun des spectateurs put se coucher en se disant comme feu Titus : — Je n'ai pas perdu ma journée.

CHAPITRE IX

LE SOUPER

Hector n'avait pas compris pourquoi on l'avait fait entrer au théâtre. Il n'avait pas compris davantage pourquoi on l'en avait fait sortir. Quand les sergents de ville l'eurent délicatement déposé sur le trottoir de la place des Arts, il se mit à réfléchir.

En entrant dans la salle, il avait été guidé par l'espoir d'y rencontrer Louise. Il résolut donc d'attendre la fin du spectacle, pensant que si elle s'y trouvait, il la verrait sortir et pourrait l'aborder plus facilement. Mais au

milieu de la cohue qui se pressait à la porte, au moment de la sortie, il ne vit point celle qu'il cherchait. Il se demanda alors s'il devait retourner rue des Vignes, et, tout en se consultant, il s'assit sur un des bancs du cours Boïeldieu.

La nuit était magnifique, et la lune, dans son plein, brillait au haut du ciel. Les eaux du fleuve scintillaient sous ses rayons, auprès desquels la lumière des becs de gaz paraissait rougeâtre. Les mâts des navires amarrés dans le port se profilaient vivement sur le ciel; les moindres objets projetaient des ombres fortement accentuées. Il ne faisait pas un souffle de vent, et l'on n'entendait guère que les pas du douanier qui, enveloppé dans son manteau, se promenait lentement au milieu des marchandises amoncelées sur le quai. Par moments, le vent d'est apportait une rumeur sourde et prolongée. C'était un convoi qui passait sur le pont du chemin de fer.

Hector était toujours sur son banc, quand son attention fut attirée par le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait au premier étage d'une maison en face. Il leva les yeux et vit une femme qui sortait de l'appartement et s'accoudait à la rampe du balcon. La lune éclairait son visage et permettait de distinguer ses traits comme en plein jour.

Hector se leva soudainement. — Louise! s'écria-t-il.

Mais, en même temps, un jeune homme

paraissait sur le balcon, et Hector l'entendit qui disait à Louise : — Je crois, mademoiselle, que vous ferez bien de rentrer; l'air est très-frais. — Oh ! j'ai si mal à la tête! — C'est égal; il faut prendre garde au refroidissement.

Pendant ce colloque, Hector, muet de stupeur, s'était avancé jusqu'au pied du balcon. Louise, avant de se retirer, le remarqua et dit au jeune homme : — Jetez donc quelque monnaie à ce pauvre homme qui ne sait peut-être pas où passer la nuit.

Hector entendit une pièce d'argent qui tombait à côté de lui ; puis la fenêtre se referma. Revenu de l'étonnement où cette brusque apparition l'avait plongé, il regarda la maison devant laquelle il se trouvait. Il vit une enseigne de restaurant. Il ignorait comment Louise avait été amenée dans ce lieu, et il éprouva pour la première fois un mouvement de colère et d'indignation. Son cœur, jusqu'alors résigné, se souleva en songeant que tandis qu'on souffrait là-bas, elle passait des nuits folles et insoucieuses, trouvant les journées trop courtes pour le plaisir. Et pourtant, s'il avait pu lire dans le fond de cette âme blessée, il eût éprouvé pour elle non pas de la colère, mais de la pitié.

Un moment, l'idée lui vint d'entrer de gré ou de force dans la maison, de pénétrer jusqu'à elle, de lui reprocher son oubli, et d'op-

poser à l'image des plaisirs qui l'entouraient celle du grabat solitaire où s'éteignait le père Mathurin. Mais les portes étaient bien closes, et toute tentative de sa part n'aurait eu probablement d'autre résultat que de le mettre une seconde fois aux mains des agents de police. Tels sont, en effet, souvent, les vulgaires obstacles que notre société civilisée oppose à l'éclat fougueux des passions ; tel qui se fût illustré par un crime fameux, est conduit tout simplement au violon comme le dernier des tapageurs nocturnes.

Hector renonça donc à ce parti extrême, et remarquant une voiture qui était arrêtée près du trottoir, il s'en approcha et entra en conversation avec le cocher. Ce dernier, très-heureux de trouver avec qui causer, ne fit aucune difficulté d'apprendre à Hector qu'il avait amené une jeune dame et un jeune homme au théâtre; que du théâtre il les avait conduits à ce restaurant, et qu'il devait les ramener chez eux après le souper. Satisfait de ces explications et désormais certain de pouvoir parler à Louise, Hector regagna son banc et attendit. L'horloge de la Bourse venait de sonner une heure du matin. Quelques instants après minuit, les convives de Maxime étaient réunis dans un salon du restaurant en vogue à cette époque, du Véry rouennais. Ces convives se composaient de quatre jeunes gens, membres influents du cercle des Moutards. Duplan et Renard

étaient du nombre. Deux des plus fringantes demoiselles qui tenaient alors le haut du pavé de la galanterie représentaient la partie féminine.

Ces dames, qui affichaient un certain luxe, n'avaient cependant ruiné aucun de leurs amants : les jeunes industriels et négociants rouennais ne se ruinent pas pour leurs maîtresses. Toutefois, suppléant à la qualité par le nombre, à l'opulence par l'ordre et l'économie, elles trouvaient moyen de faire une certaine figure et de scandaliser les gens vertueux par l'ampleur de leurs volants. Elles étaient de celles qui, dans la journée, sur le cours, et le soir au théâtre, étalent leurs toilettes plus ou moins fastueuses, et que l'on rencontre quelquefois, le matin, en camisole d'une blancheur douteuse, allant chercher deux sous de lait pour leur déjeuner.

A minuit un quart, Maxime entra, donnant le bras à Louise. Les hommes firent un geste d'admiration, les femmes se mordirent les lèvres de dépit. Le fait est que Louise était charmante. Sa toilette lui allait à ravir. C'était une robe de soie gris clair, unie et sans aucun ornement, qui dessinait à merveille sa taille ronde et mince. La soirée tumultueuse à laquelle elle venait d'assister avait légèrement coloré ses joues et donné de l'animation à son visage.

Elle parut surprise de voir, en entrant,

une si nombreuse compagnie, et adressa à Maxime, qui ne l'avait pas prévenue, un regard de reproche. Celui-ci, avec un sérieux ironique, lui présenta ses invités, et, cette formalité remplie, l'on se mit à table.

Il y eut un peu d'embarras en commençant, et la conversation fut languissante. Louise souffrait d'une migraine violente. Elle se leva et alla un moment prendre l'air sur le balcon. Elle y fut rejointe par Renard, qui, depuis son arrivée, l'avait observée avec beaucoup d'intérêt. La conversation commencée sur le balcon se continua à table entre Louise et Renard, qui étaient placés l'un à côté de l'autre. Maxime l'avait lui-même provoquée. — Si tu souffres, avait-il dit à Louise, adresse-toi à ton voisin; c'est un médecin, et, bien que je n'aie pas la moindre confiance en lui, tu peux le consulter pour la forme.

Sans relever cette plaisanterie, Renard avait interrogé Louise, qui, à part son indisposition momentanée, éprouvait depuis quelque temps un malaise persistant et général. Elle était sans appétit et sans sommeil, elle s'affaiblissait beaucoup; elle toussait fréquemment.

Renard était médecin, mais surtout psychologiste. Il vit de suite que la cause de ce malaise était toute morale. Le moment n'était pas opportun pour commencer une cure semblable. Il donna quelques conseils et engagea Louise, si plus tard son état ne s'améliorait

pas, à l'en faire prévenir par Maxime, afin qu'il allât la voir.

Cependant les autres convives, après avoir fait main-basse sur les plats de résistance, se sentirent plus en humeur de causer. D'ailleurs, le champagne, qui délie les langues, avait commencé à circuler. — Eh bien ! dit Maxime en s'adressant à l'une de ses invitées, es-tu enfin consolée du mariage de Léon? — L'homme que vous aimiez se marie? fit Louise; oh! madame, je vous plains.

Cette réplique inattendue fit rire tout le monde, excepté Renard. — Vous avez tort de la plaindre, dit-il à Louise; vous êtes ici dans un monde dont vous n'avez aucune idée, et où les sentiments que vous éprouvez ne trouveront aucun écho.

Il y eut, comme disent les comptes rendus parlementaires, de vives dénégations sur plusieurs bancs. — Pourquoi vous récrier? reprit Renard. Vous savez, tout aussi bien que moi, ce qui arrive quand le mariage enlève un amant à une de ces dames. C'est un événement très-heureux. On se renferme chez soi pendant quelques jours, on prend un air de circonstance; puis on se montre un peu, dans une toilette modeste; on a une allure lente et mélancolique; on appelle des consolateurs. Et il s'en présente, gardez-vous d'en douter. Je ne parle ici que des habiles, de celles qui savent profiter de ce prétendu veuvage pour mieux achalander leur petit

commerce. Quant aux autres, qui ont pris soin par avance de parer aux conséquences de cette évèntualité, je ne m'en occuperai pas. Elles ne sont pas moins méprisables, elles sont moins adroites seulement. Elles ne soupçonnent pas ce que huit jours seulement d'hypocrisie peuvent leur rapporter. — Le voilà lancé, dit Maxime. — Mon cher, si j'avais le malheur de vous avoir pour amant... — Dieu vous en préserve... et moi aussi. — Vous êtes méchant, monsieur, dit Louise à son voisin. — Non pas; seulement, il est bon que vous sachiez à quoi vous en tenir sur un monde qu'il eût été plus sage de ne pas vous laisser entrevoir. —Ah! trêve de morale! —C'est vrai, il est ennuyeux. — On ne peut jamais s'amuser quand M. Jules est là. — Mais, malheureux que vous êtes, reprit Renard, vous abuseriez-vous au point de croire que vous vous amusez jamais? — Si, vraiment. — Laissez-le parler. — Je demande qu'on le rappelle à l'ordre.

Renard cherchait vainement à dominer le bruit que l'on faisait pour l'empêcher de parler. Il ne se rendait pas bien compte du sentiment qui donnait de l'amertume à sa parole, qui le provoquait aux récriminations et à la satire. Assurément la présence de Louise y était pour beaucoup. Il avait pressenti en elle une femme d'un tout autre ordre que les créatures auxquelles elle avait été involontairement réunie; et ce rapprochement ré-

voltait son esprit droit et sympathique pour les natures aimantes et par conséquent souffrantes.

— Quoi! reprit-il enfin, parce que vous aurez bu quelques verres de champagne, cassé des assiettes, chanté des refrains grivois, vous rentrerez chez vous en vous disant que vous vous êtes amusés! Allons donc! si la vieille gaîté française n'avait que vous pour la sauver, elle serait morte depuis longtemps. La gaîté est la compagne de la jeunesse, et vous tous vous pouvez vous demander, comme Robert-Macaire : Est-ce que j'ai eu une jeunesse? — Assez! assez! — Ah! c'est trop fort! — Il faut le museler! — Où sont les folies que vous avez faites? où sont les pleurs que vous avez versés?

Cependant Duplan s'était furtivement levé de table et avait ouvert un piano placé dans l'angle du salon. Il interrompit la tirade de Renard en jouant la fameuse ronde des *Louis d'or*. — Bravo! bravo! s'écria-t-on de toutes parts.

Moitié riant, moitié grondeur, Renard se leva de table, et les autres convives l'imitèrent. On apporta des tables de jeu et des cartes. — Mon ami, dit Louise à Maxime, est-ce que tu vas jouer? — Mais certainement. — C'est que je souffre beaucoup de ma migraine et que je serais bien aise de rentrer. — Donne-moi seulement une petite demi-heure. Et il alla s'installer à une table d'écarté.

— Si vous vous mettez à jouer, je vais me coucher, dit Renard. — Et si je vous priais de rester, lui dit Louise. — Mais, mademoiselle... — Ne voyez-vous pas que je suis la seule que le jeu n'intéresse pas, et ne voulez-vous pas me tenir compagnie?—Je reste, bien volontiers. Ils s'assirent tous deux à quelque distance des joueurs et se mirent à causer.

Louise écoutait plus qu'elle ne parlait. Renard avait beaucoup vu et beaucoup réfléchi. Il savait revêtir ses observations d'une forme originale et humoristique qui donnait beaucoup d'attrait à sa conversation. Et puis il savait se faire comprendre; il ne dédaignait pas de descendre au niveau de l'intelligence naïve et surprise qui l'entendait. La science des hommes et des choses qu'il avait acquise, il la rendait accessible et attrayante par un langage simple, familier, que Louise jusqu'à présent n'avait jamais entendu.

Quand à elle, de quoi pouvait-elle parler, si ce n'est d'elle-même, de sa pauvre âme malade et froissée? Elle souffrait depuis longtemps, et, pour la première fois, elle rencontrait un cœur loyal et généreux qui inspirait confiance et sympathie. Sans le vouloir, sans presque y songer, elle raconta sa courte et douloureuse histoire.

Cette conversation intime n'était interrompue que par les exclamations des joueurs. — Le jeu est fait. — J'en demande. — Impossi-

ble. — A nous le point. — Non pas, j'ai la fourchette. — La veine est de votre côté. — Nous ne passons que cinq fois... — Je me rappelle, il y a trois ans, à une soirée de M. Potard...—A votre place, je jouerais à droite. — Jamais : il faut attaquer de la couleur double.

Il était cinq heures du matin, et le jour entrait brutalement par les croisées, éclairant ces joues pâlies, ces yeux fatigués, ces visages ternes et hébétés, par lesquels la nature se venge du vol que nous faisons à ses droits en consacrant au plaisir les heures qu'elle a destinées au sommeil.

On descendit sur le cours; le cocher dormait sur son siége, et, sur un banc à côté, était assis, adossé contre un arbre, un homme qui semblait aussi endormi. Cependant il se leva en voyant sortir les convives et alla à la portière, qu'il ouvrit.

Louise, sans le regarder, monta sur le marchepied ; à ce moment, elle se sentit arrêtée par le bras et retourna la tête avec un mouvement d'effroi. — Hector ! s'écria-t-elle. — Mademoiselle, répondit ce dernier à voix basse, votre père se meurt, et peut-être arriverez-vous trop tard pour recevoir son dernier soupir.—Mon père ! mon père se meurt ! Oh ! non ! c'est impossible ! — Il est peut-être mort ! — Vite, allons... Monsieur Renard, vous êtes médecin, venez avec moi, vous le sauverez.

Maxime, qui était en train d'éveiller le cocher, s'était approché du groupe en entendant le cri de Louise. — Je vais rentrer à pied ; Renard se charge de te ramener, dit-il. — Je m'en charge, dit Renard. — Viens, Hector, viens avec nous, reprit Louise. Hector monta et prit place à côté de Louise et de Renard. La voiture se dirigea par le pont suspendu vers la rue des Vignes.

— C'est bien heureux que Renard se soit trouvé là, pensait Maxime en s'en allant, il m'évite une fameuse corvée. Il va y avoir une scène de famille fort peu réjouissante.

Il alluma un cigare et disparut dans la rue Grand-Pont.

CHAPITRE X

DÉNOUMENT PRÉVU

Depuis deux ou trois jours, le père Mathurin était entre la vie et la mort. Il avait été amené à cet état, doucement et sans secousses, par un affaiblissement graduel, dont nos lecteurs connaissent la cause. Quand il eut appris le départ de sa fille, il prit en dégoût la vie et le travail. Il passait ses journées dans la chambre de Louise, et il fallait que le père Bourdois vînt l'y chercher et l'entraînât pour lui faire prendre quelque nourriture. Parfois, cédant aux exhortations de son ami, il retournait à son bateau, à l'autre

Louise, qui l'attendait tristement échouée sur le pavé. Il la mettait à flot et reprenait ses avirons. Mais les moments d'énergie étaient courts. Il revenait toujours à la petite chambre de la rue des Vignes, ayant le vague espoir d'y retrouver sa fille, assise et cousant comme de coutume près de la fenêtre. Peu à peu ses forces s'affaiblirent, et le père Bourdois le décida à se mettre au lit. Cependant, il ne souffrait pas.

Pendant la soirée dont nous venons de raconter quelques incidents, l'affaissement physique et moral avait pris un caractère plus alarmant, Le pouls était devenu presque insensible. Le père Bourdois, après avoir fermé sa boutique, était monté près de lui, et s'était installé sur une chaise, comptant passer la nuit auprès du malade. Celui-ci, pour qui la parole semblait être une fatigue, lui avait fait un signe de la main pour le remercier, et était retombé dans son assoupissement. Le père Bourdois, vers quatre heures du matin, s'était endormi sur sa chaise.

Pendant le court trajet qu'elle fit dans la voiture avec ses deux compagnons, Louise avait gardé le silence. Ses yeux étaient secs, elle regardait fixement par la portière sans rien voir. La fièvre battait ses tempes, et, parfois, elle prenait sa tête entre ses mains, comme pour retenir sa raison, qui était sur le point de lui échapper.

Quand la voiture fut arrivée, elle en des-

cendit la première, monta rapidement l'escalier et ouvrit doucement la porte de la chambre de son père. Elle courut au lit du vieillard, et, s'agenouillant, lui saisit la main qui pendait hors de la couche. — C'est moi, murmura-t-elle, c'est moi, ta Louise, ta fille. Le père Mathurin fit un mouvement. Ses lèvres s'agitèrent. Renard et Hector, qui venaient d'entrer, le soulevèrent doucement.

Il ouvrit les yeux, et ses mains tremblantes cherchèrent la tête de son enfant. — C'est toi, Louise... Oh! je savais bien que tu reviendrais... Je suis bien heureux de t'avoir vue avant de mourir... — Mais vous ne mourrez pas, mon père; nous vous sauverons. N'est-ce pas, monsieur, que vous le sauverez?

Renard avait malheureusement vu du premier coup d'œil que le vieillard n'avait plus que quelques instants à vivre.

— C'est égal, continua le père Mathurin, ça m'a fait bien du mal quand tu m'as quitté... Je faisais tout ce que je pouvais pour te rendre heureuse... Et puis, j'avais l'habitude de te voir, et tu sais, chez les vieux, c'est dur à déraciner, les habitudes... Louise sanglotait. Les trois hommes, le cœur gros et l'œil humide, contemplaient cette scène déchirante. — Mais, va... si j'ai souffert, ça sera bientôt fini, et puisque je te laisse heureuse... car tu es heureuse, n'est-ce pas? — Heureuse!... s'écria Louise. — Lais-

sez-lui cette dernière consolation, dit Renard à voix basse. — Eh bien! je m'en irai content et remerciant Dieu... — Oh ! non, si Dieu est juste, vous ne mourrez pas ; ce n'est pas vous, mon père, qui êtes le coupable... — A quoi bon, dit Renard, attrister encore ses derniers moments? — Mais il n'y a donc plus d'espoir? s'écria-t-elle en se levant; c'est horrible; c'est moi qui le tue et sa dernière parole est une bénédiction pour moi! Mon père, reprit-elle en s'agenouillant de nouveau, mon père, je vous en supplie, vivez; je ne vous quitterai plus ; j'emploierai ma vie à me faire pardonner ma faute. Est-ce que vous ne m'entendez pas, mon père?

Le vieillard fit un geste, essaya de prononcer une parole; mais sa tête retomba inerte sur l'oreiller. Il venait d'expirer.

Louise était tombée sans connaissance au pied du lit. Renard et Hector la prirent entre leurs bras, et la placèrent dans la voiture qui la ramena à la maison du boulevard.

Un mois après cet événement, Renard recevait une lettre de Louise. Elle fait assez clairement allusion aux faits qui s'étaient passés dans l'intervalle, pour que nous nous dispensions de les raconter. Elle fait aussi prévoir le triste dénoûment auquel nous avons hâte d'arriver. C'est presque un testament.

Voici cette lettre :

« Mon cher ami, bien que vous m'ayez

rendu un triste service en me rappelant à la vie, mon cœur est plein de reconnaissance pour les soins que vous m'avez prodigués pendant quinze jours, avec un dévouement si complet et si absolu.

« Depuis huit jours que je ne vous ai vu, je suis restée toujours seule. J'ai beaucoup réfléchi, et je me crois assez forte pour mettre à exécution un projet que j'ai conçu pendant ma maladie.

« J'ai pris la résolution de quitter cette maison et de reprendre, dans celle de mon père, ma vie laborieuse d'autrefois. J'espère que Dieu ne voudra pas que ce soit pour longtemps.

« Bien que cela soit sans doute fort indifférent à M. Maxime, je vous prie toutefois de l'en informer. Il ne sera pas nécessaire que vous preniez beaucoup de ménagements. Il y a longtemps, vous le savez, qu'il ne m'aime plus.

« Moi-même je trouve, en m'interrogeant, que je n'ai plus d'amour pour lui ; il ne reste dans mon cœur, trop cruellement éprouvé, qu'un espoir, celui de la mort, et je le sens bien, il ne tardera pas à se réaliser.

« J'ai bien peu vécu cependant, je n'ai pas encore dix-neuf ans, mais il me semble que de longues années séparent la Louise d'aujourd'hui de celle qui, il y a cinq mois à peine, vivait heureuse et ignorante auprès de son père.

« J'espère que Dieu me comptera mes jours de souffrance pour des années de vie, et qu'il trouvera que je suis assez vieille pour qu'il soit temps de me rappeler à lui.

« Bien souvent j'ai eu envie de hâter ce moment tant désiré, mais j'ai résisté à la tentation, car il faut que j'expie ma faute, il faut que j'expie la mort de mon père, que mon abandon a tué.

« Vous voyez, mon ami, je vous dis tout; je vous découvre l'état de mon cœur. Cela me fait du bien, je voudrais me rendre digne de votre estime, et j'espère que vous approuverez ma résolution.

« Dites donc à M. Maxime qu'il peut reprendre possession de sa maison; dites-lui aussi que je ne lui en veux pas. Peut-être a-t-il cru m'aimer. Je n'ai pas besoin de l'engager à ne point chercher à me revoir, l'idée ne lui en viendra pas.

« Quant à vous, mon ami, oubliez aussi votre pauvre malade; ne la revoyez plus. Vous seriez seul capable de la rattacher à l'existence, et je ne veux pas vivre.

« Si j'ai besoin de vous, je vous écrirai.

« Adieu, mon ami, et soyez heureux comme vous méritez de l'être. C'est mon dernier vœu. « LOUISE. »

Le soir, Renard rencontra Maxime au cercle. — J'ai reçu des nouvelles de Louise, lui dit-il. — Tiens, c'est vrai. Eh bien, comment

va-t-elle ? — Elle retourne rue des Vignes. — Définitivement? — Tout ce qu'il y a de plus définitivement. — C'est ce qu'elle avait de mieux à faire. — C'est tout ce que tu as à dire ? — Que veux-tu donc que je dise ? — Tu ne seras pas malheureux, toi? — Comment ça ? — Ce n'est pas le cœur qui t'étouffe. — Je n'y peux rien, en somme ; elle veut retourner chez elle, qu'elle y retourne; je ne veux pas lui faire violence pour la garder. D'ailleurs, si elle a besoin de quelque chose, je suis là. — Vrai ? — Parole d'honneur. — Rien ne t'oblige cependant à t'occuper d'elle maintenant.—Rien absolument. — Une maîtresse ! ça se perd, ça se quitte, et tout est dit. — Certainement, mais la délicatesse... — La délicatesse... allons donc ! où en serait-on s'il fallait prévoir tant de choses ! — On n'y suffirait pas; mais comme notre liaison s'est faite dans des circonstances particulières, je ne lui refuserai jamais quelques petits secours dont elle pourrait avoir besoin. — Touche là; tu peux te vanter d'être joliment réussi, toi.

Ils se séparèrent là-dessus, Maxime enchanté d'être débarrassé de Louise, Renard très-incertain de ce qu'il devait faire.

Les derniers mots de la lettre de Louise lui laissaient entendre qu'il aurait peut-être sur elle assez d'empire pour la rattacher à la vie; mais la jeune fille, dût-elle l'aimer un jour, il n'avait pas, lui, le droit de l'aimer.

Un engagement que sa loyauté ne lui permettait pas de rompre s'y opposait. Il résolut donc d'obéir à la lettre de Louise et d'attendre, pour la voir, qu'elle le demandât. Il espérait d'ailleurs que la résolution qu'elle venait de prendre aurait de bons résultats pour sa santé, que le repos se ferait dans son âme, et que, ramenée par cette cruelle épreuve au sens plus exact de la vie réelle, elle deviendrait la compagne, sinon heureuse, du moins tranquille, du brave Hector.

Le lendemain matin, le père Bourdois travaillait devant sa porte. Hector était dans l'intérieur de sa boutique. Le vieux menuisier, en levant les yeux et en regardant dans la direction du quai, aperçut une jeune femme qui venait à lui. — Serait-il possible? se dit-il; mais je ne me trompe pas. Hector! Hector!

Hector se hâta d'arriver. — Mais, regarde donc, c'est Louise! lui dit son père. — Oui, c'est bien elle! Oh! quel bonheur! Elle revient à nous, tu seras bon pour elle, n'est-ce pas, mon père? — Sois tranquille; si elle revient, c'est qu'elle est malheureuse et qu'elle se repent. Je tâcherai de remplacer le père qu'elle a perdu. — Oh! merci, mon père. Et Hector serra énergiquement les mains du vieillard.

C'était bien Louise, en effet, qui s'avançait lentement et péniblement dans la rue des Vignes. Elle était très-pâle, et avait la mo-

deste robe d'indienne qu'elle portait au moment de son départ. Elle arriva devant la boutique, y entra et se laissa tomber sur une chaise que lui avança Hector. La course qu'elle venait de faire l'avait accablée.

— Me voici, monsieur Bourdois, voulez-vous encore me recevoir chez vous? — Nous t'attendions tous les jours, mon enfant; tu retrouveras ta chambre telle que tu l'as laissée. — Oh! merci, vous êtes bon. Et vous, Hector, me pardonnez-vous la peine que je vous ai causée? — Je suis trop heureux de vous revoir, Louise, pour ne pas oublier les chagrins passés.—Merci. Et elle lui tendit la main qu'il serra avec effusion.

Cette scène simple et touchante avait sa grandeur. Le père Bourdois était un vrai chrétien, et il mettait en pratique la parabole de l'enfant prodigue. Ce fut là, du reste, la seule allusion qui fut faite au passé. Louise reprit son ancienne vie et se remit courageusement au travail.

Seulement sa santé, qui s'était beaucoup affaiblie et ne se rétablissait pas, ses joues pâlies ne pouvaient trouver leur premier incarnat, et sa jolie tête, autrefois riante et insoucieuse, se courbait souvent sous le poids de la pensée. Elle était frappée au cœur, elle était frappée mortellement.

Le père Bourdois et son fils l'entouraient de soins et d'affection. Elle ne cessait de les remercier, mais ses regards mélancoliques

portaient le découragement dans l'âme du pauvre Hector, qui la voyait dépérir de jour en jour. Plusieurs fois elle avait été tentée d'écrire à Renard, mais elle avait eu le courage de résister à ce désir.

Les premiers froids de novembre portèrent un dernier coup à sa constitution affaiblie. Le travail lui devint impossible. Elle dut s'aliter. Sentant bien que sa fin était proche, elle traça d'une main tremblante quelques lignes qu'Hector alla porter à Renard. Celui-ci arriva aussitôt avec le messager. — Mon ami, lui dit-elle, je vous ai prié de venir parce que maintenant je peux vous voir sans danger. Rien ne peut plus m'empêcher de mourir. Si mon repentir et mes souffrances ont paru à Dieu une expiation suffisante, j'irai rejoindre mon pauvre père. — Vous vous trompez, Louise, tout espoir n'est pas perdu. — Oh! je le sens bien, dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, tout sera fini.

Elle disait vrai. Elle languit encore trois jours, puis expira en bénissant ses trois amis.

Le lendemain, au moment où le modeste convoi, suivi du père Bourdois, d'Hector et de Renard, allait quitter la maison, Maxime entrait dans la rue suivi d'un commissionnaire et d'une charrette. Il venait enlever ses meubles du pavillon.

Il se croisa avec le convoi et reconnut Re-

nard. — Tiens, te voilà? lui dit-il. — Oui, et tu ne devines pas qui nous enterrons? — Mais... non. Serait-ce Louise? — C'est elle. Tu ne viens pas avec nous jusqu'à l'église? — Je suis désolé, mon cher, mais je suis horriblement pressé, et je ne peux... — Va, mon cher, les affaires avant tout, c'est trop juste.

Et le convoi poursuivit sa marche.

M. Maxime Perrier est aujourd'hui marié et père de famille. C'est un de ces industriels dont s'enorgueillit la Normandie, et son nom retentit dans les journaux à chacune de nos expositions. Comme homme privé, il est sociable, bienveillant et meilleur que d'autres. Une seule chose trouble sa vie : il se plaint d'une maladie de cœur. Son ami Renard dit que c'est de la fatuité.

FIN.

Paris. — Imprimerie internationale de G. Towne, rue des Fossés-Montmartre, 9.

PARIS. — TYP. BEAULE, R. JACQUES DE BROSSE, 10